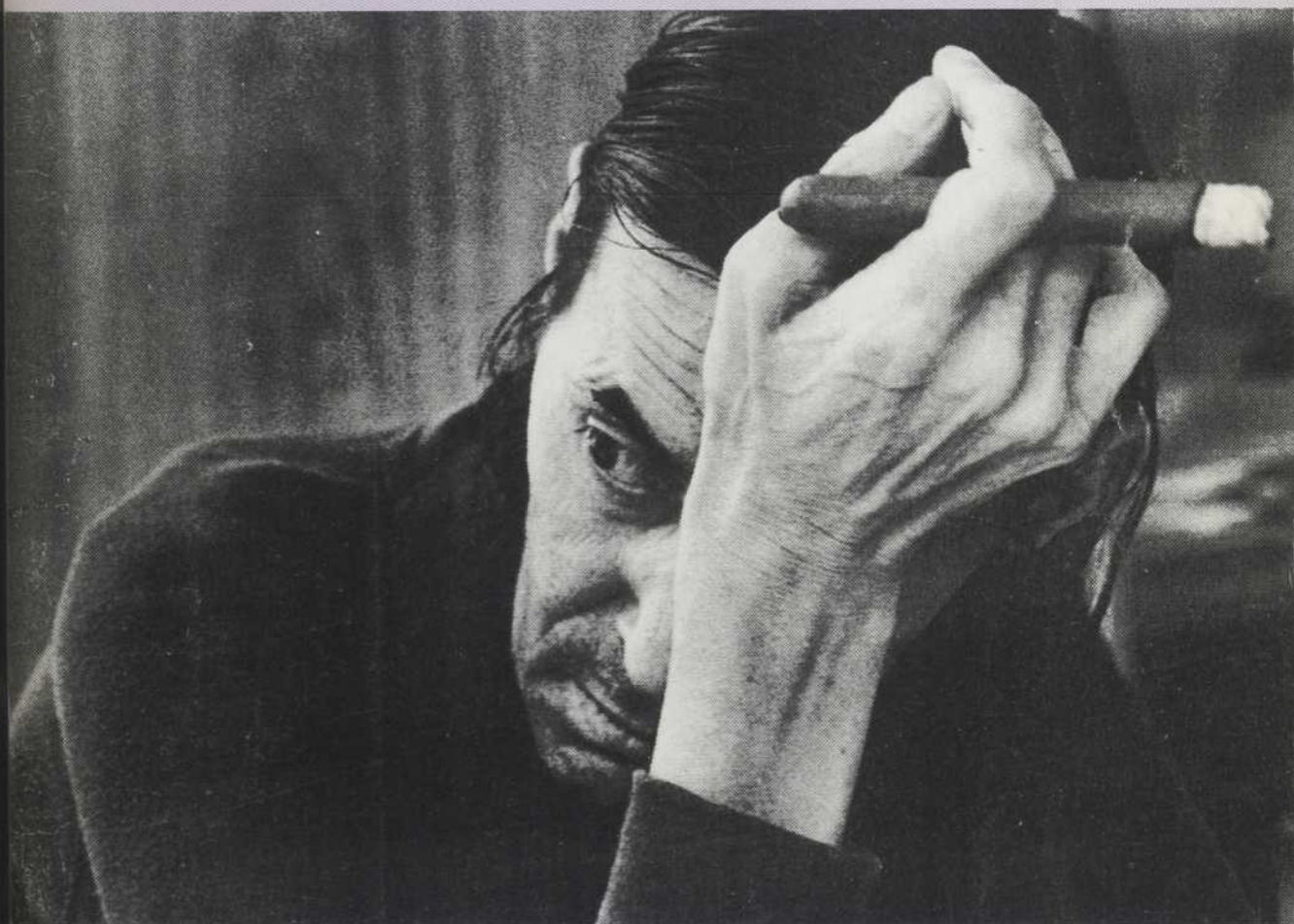


PER
H-78
EX.2

herbes rouges

**patrick straram
le bison ravi**

blues clair



tea for one / no more tea



113-115

les herbes rouges

ISSN 0441-6627

ISBN 2-89272-001-X

Directeurs:

François Hébert
Marcel Hébert
André Roy

Adresse: C.P. 81, Bureau E, Montréal, Québec, H2T 3A5

Abonnement: 6 numéros, 9,00\$; 12 numéros, 18,00\$

Distribution:

Messageries littéraires des éditeurs réunis
900 est, rue Ontario, Montréal, Québec, H2L 1P4
Tél.: (514) 525-2511

Distique
9, rue Édouard-Jacques
75014 Paris, France

Membre de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois

Dépôt légal: 2e trimestre 1983, Bibliothèque nationale du Québec

© les herbes rouges et Patrick Straram le Bison ravi, 1983

blues clair

photos andré lamoureux

Les procédés auxquels les bisons ont instinctivement recours pour sauvegarder leur bien-être et pour se faire étriller sont dignes de mention. La bande choisit un endroit sablonneux. Puis l'une des bêtes s'y couche; son corps lui servant de pivot, elle accomplit, avec ses pattes de devant, un mouvement rétrograde et tourne dans un cercle. Quand elle est fatiguée, une autre bête prend sa place. Bientôt, dans le sable, est creusée une sorte de cuvette qui épouse la forme du bison. Les bêtes viennent s'y rouler chacune à son tour. Ces cuvettes circulaires se trouvent partout où le sol est propice à leur formation.

Il faut aussi que le bison se baigne après avoir pris, si l'on peut dire, un bain de terre. Si nous ajoutons que cet animal savoure une herbe particulière, appelée herbe de bison, et que son odorat délicat est offensé par la présence de l'homme à un mille et plus de distance, nous devons admettre que le bison a des habitudes de grand seigneur.

Alfred Jacob MILLER

«Des Indiens et des bisons» (1837-38)

aquarelles et textes

les Archives publiques du Canada

les Presses de l'Université Laval

... faire de l'écriture un acte de pensée, et de la vie une puissance non personnelle, herbe et chemin l'un dans l'autre, devenir-bison.

Claire PARNET

«**Dialogues**» (avec Gilles Deleuze) (1977)

collection «Dialogues»

éditions Flammarion

Du ravissement — ce mot nous fait énigme. Est-il objectif ou subjectif à ce que Lol V. Stein le détermine?

Ravie. On évoque l'âme, et c'est la beauté qui opère. De ce sens à portée de main, on se dépêtrera comme on peut, avec du symbole.

Ravisseuse est bien aussi l'image que va nous imposer cette figure de blessée, exilée des choses, qu'on n'ose pas toucher, mais qui vous fait sa proie.

Les deux mouvements pourtant se nouent dans un chiffre qui se révèle de ce nom savamment formé, au contour de l'écrire: Lol V. Stein.

Lol V. Stein: ailes de papier, V, ciseau, Stein, la pierre, au jeu de la mourre tu te perds.

Jacques LACAN

«**Hommage fait à Marguerite Duras
du ravissement de Lol V. Stein**» (1965)

dans «**Marguerite Duras**»

ouvrage collectif

collection «ça cinéma»

éditions Albatros

«**L'Estaque**» par Paul CÉZANNE (1880-90)

«**Blue poles**» par Paul Jackson POLLOCK (1953)

«**Le camion**» par Marguerite DURAS (1977)

«**Sauve qui peut (la vie)**» par Jean-Luc GODARD (1980)

«**Blues clair**» par Django REINHARDT, guitare, avec Eugène Vées, guitare, Eddie Bernard, piano, Emmanuel Soudieux, contrebasse, Jacques Martinon, batterie (1947)

disque Vogue CV. U. 315

«**Blues**» par George LEWIS, trombone, avec Douglas Ewart, clarinette basse, Anthony Davis, piano, Richard Teitelbaum, synthétiseurs, dédié au compositeur, pianiste, animateur et fondateur de la Association for the advancement of creative musicians Muhal Richard Abrams (1980)

disque Black Saint BSR 0029

«**Me, myself and I**» (Gordon, Roberts, Kaufman) par Billie HOLIDAY, avec Lester YOUNG, saxophone ténor, avec Buck Clayton, trompette, Edmund Hall, clarinette, James Sherman, piano, Freddie Greene, guitare, Walter Page, contrebasse, Jo Jones, batterie (1937)

disque CBS Sony SOPH 65-66

«**Les désespérés**» par Jacques BREL, musique avec Gérard Jouannest (1965) (enregistrement en 1968)

disque Barclay 55501

«**Symphonie 7**» («**le chant de la nuit**») de Gustav MAHLER (1905), par l'orchestre New Philharmonia, au pupitre Otto Klemperer (1969)

disque Angel SB-3740

«**Suite lyrique pour quatuor à cordes**» opus 9 de Alban BERG (1925-26), par le Quatuor Alban Berg, Günter Pichler, premier violon, Klaus Maetzl, second violon, Hatto Beyerle, alto, Valentin Erben, violoncelle (1974)

disque Telefunken 6.41301 S

Quand on travaille, on est forcément dans une solitude absolue. On ne peut pas faire école, ni faire partie d'une école. Il n'y a de travail que noir, et clandestin. Seulement c'est une solitude extrêmement peuplée. Non pas peuplée de rêves, de fantasmes ni de projets, mais de rencontres. Une rencontre, c'est peut-être la même chose qu'un devenir ou des noces. C'est du fond de cette solitude qu'on peut faire n'importe quelle rencontre.

Gilles DELEUZE

«**Dialogues**» (avec Claire Parnet) (1977)

collection «Dialogues»

éditions Flammarion

La fratrie est cette structure de la conscience qui se révèle outre-point, en amont de l'amont, disposition poétique qui la porte à se prévaloir et à jouir de sa différence plutôt que de sa référence à une identité faisant loi nationale. Si on n'est apatride de naissance, on le devient par reconnaissance. La patrie n'est pas à gagner, elle est à perdre: tel est l'enjeu de l'écriture.

Claire LEJEUNE

«**La quadrature**» (1976) dans

«**L'issue**» (1980)

éditions Le Cormier (Bruxelles, Belgique)

Je vous écris tout le temps, toujours ça, vous voyez.
Rien d'autre que ça. Rien.

Je vais peut-être vous écrire mille lettres, vous donner à vous des lettres de ma vie maintenant.

Et vous, vous en feriez ce que je voudrais bien que vous en fassiez, c'est-à-dire ce que vous voulez.

C'est ce que je désire. Que cela vous soit destiné.

Marguerite DURAS

«**Aurélia Steiner**» (1979) dans

«**Le navire Night / Césarée / Les
mains négatives / Aurélia Steiner /**

Aurélia Steiner / Aurélia Steiner»

éditions du Mercure de France

tea for one

C'est l'homme seul
Qui donne au temps visage d'homme
Et la saveur qui n'a de nom
Mais qui témoigne de la vie.

Maurice BEAULIEU

Le neuf est le chiffre de l'accomplissement de l'homme sur les trois plans, le plan de l'homme matériel, le plan cosmique et le plan divin, et c'est aujourd'hui le neuvième jour du Tecuilhuitontli, septième mois de l'année solaire (le sept est le chiffre des grandes représentations: arc-en-ciel, gamme, péchés capitaux), pendant lequel les saulniers extraient le sel de la lagune et invoquent Huixtocihuatl, Sel-Femme, la déesse de la débauche et du sel.

On dit le sel de la connaissance, le sel de l'amour, le sel de la vie...

Même en ajoutant l'un à l'autre le jour et le mois, ce qui donne seize, «par excellence le chiffre de la destruction par antagonisme, le chiffre le plus fatal des vingt-deux arcanes du tarot», mais le seize est aussi le chiffre d'Ève, et j'accepte tout principe de destruction que m'apportera la femme qui mord la pomme de la connaissance, aujourd'hui est une journée marquée.

Dans le calendrier actuel, demain est le jour du solstice d'été, une des grandes journées de l'année, une des grandes incitations à exciter la vie.

C'est aussi l'entrée dans le signe du Cancer, le signe de Lucille. Et je suis à l'autre bout de l'axe, né sous le signe du Capricorne, le Bouc. J'ai toujours cru en la valeur à la fois explosive et constructive, alchimi-

que, d'un couple dont un partenaire est né dans le Cancer et l'autre dans le Capricorne.

C'est une conjonction du plus manifeste paradoxe. L'unité.

J'ai le goût mexicain pour les paradoxes. Au pays de Quetzalcoatl et d'Octavio Paz, ils situent la condition humaine d'un double proverbe qui porte le paradoxe fondamental: «Ils en ont!» — «Les pauvres bougres...»

Couché à trois heures ce matin, je me lève à dix.

Je fume une gauloise au lit, j'enfile un pantalon, et torse nu je me mets à la machine à écrire.

J'ai fini cette nuit une nouvelle, **Il faut faire éva-der une folle**, et je voudrais achever l'autre, **Ton chèque au poker**, pour montrer les deux à Pierre T. cet après-midi.

Lucille et les enfants sont restés au camp, de l'autre côté des Rocheuses.

Après quatre ans de travail dans le bois, j'ai pris l'avion pour Montréal avec quelques livres, quelques papiers, quelques disques, ma machine à écrire et mon phono.

Le retrait en pleine forêt, le retrait en soi-même, un travail manuel esquivant, les semaines dans une baraque en planches, l'isolement — l'aventure a de l'attrait, qui confirme, et permet de développer certaines aptitudes ou de mettre au point quelques idées. Mais je sais maintenant qu'on ne vit pas seul indéfiniment. Il arrive tôt ou tard un moment charnière pendant lequel on prend conscience de la nécessité du dialogue... Pas plus qu'on ne vit indéfiniment dans l'isolement d'un couple. Ce serait même encore plus nuisible de vivre trop longtemps à deux, le couple casserait forcément.

Il y a simplement un jour où se manifeste à l'excès le besoin d'avoir un interlocuteur en face de soi, d'obte-

nir une autre réponse à ce qu'on dit que l'écho. Besoin? Désir... Je tiens à accomplir mes désirs.

Que je réussisse à vendre ce que j'écris, que je me trouve un emploi dans une agence de presse ou de publicité, que je devienne demain rédacteur, figurant, annonceur ou commis, je ferai tout pour être dans la ville... J'ai vécu vingt ans à Paris, avant les camps de bûcherons de l'Ouest. Je travaillais rarement. Lorsque cela m'arrivait, c'était pour la radio, sur un film, pour une maison d'édition. Maintenant que j'ai consacré la cassure dans ma vie, je vais opérer un certain rapprochement, renoncer avec un certain style. Moins pour ce qu'il y a de pratique que pour rétablir un certain état mental et une certaine disponibilité intellectuelle. Saut périlleux au sens propre et au sens figuré. Mais j'ai la vieille habitude de la haute voltige, et une endurance nouvelle...

J'ai payé ma chambre jusqu'au 4 juillet. Depuis une semaine je n'ai plus un sou.

Je ne peux même pas téléphoner ou acheter un journal. J'ai vendu pour soixante sous **Couche-toi sans pudeur** et **Les sept couleurs** que j'avais acheté en arrivant ici. Ce qui fait très exactement deux gros pains à vingt-deux sous et un pain à seize sous.

Je n'ai qu'un costume, d'à peu près dix pouces trop large pour moi, celui que m'a prêté Eddie à Calgary, et il aurait besoin d'être repassé. Je n'ai pas de cirage, et pas une pièce de dix sous pour la machine au terminus des autobus sur le boulevard Dorchester; j'ai beau frotter mes chaussures avec une vieille chaussette, ça ne les fait guère plus propres. J'aurais besoin de me faire couper les cheveux et de donner mes chemises à laver. Il me reste peut-être assez de savon à barbe pour me raser deux fois. À quel point j'ai envie d'une tasse de café m'édifie (la dernière fois dans un magasin, lorsque j'ai acheté des pommes de terre, des nouilles,

de l'huile, du vinaigre, du sel, quelques boîtes de soupe aux pois et deux paquets de fécule de maïs, et du lait en poudre, il ne me restait plus assez d'argent pour du café, je n'ai pu prendre que quinze sachets de thé). Je mange une fois par jour, le plus tard possible dans l'après-midi. Il me reste de quoi tenir trois ou quatre jours.

On n'empêche pas cette inquiétude instinctive qui prend par derrière à l'improviste, la vieille inquiétude assez lancinante de la faim, de la distance à parcourir à pied, la vieille inquiétude que j'ai tant connue depuis l'âge de quatorze ans; mais au moins à Paris, en Europe, je pouvais toujours tenter ma chance au vu de certaines gueules ou de certaines situations, et **il y avait des camarades...**

Des espoirs aussi fabuleusement disproportionnés: l'homme va peut-être laisser son journal sur le banc — (et pour lire quoi? qu'est-ce, enfin, cet espoir fabuleux en la possibilité de lire un journal?... d'abord pour lire les petites annonces). Ou bien: je vais rencontrer Dominique dans la rue, elle pourra m'avancer quelques dollars (même si Dominique est à trois mille kilomètres d'ici).

Ce ne sont pas les chimères ou les hallucinations qui comptent, c'est qu'on a toujours la ressource de prendre un peu de recul pour observer les chimères et les hallucinations, et savoir que ça aussi, on est passé par.

On n'est intact qu'au prix de bien des **passages**, bien des métamorphoses, bien des coups et les idées qu'ils obligèrent.

On ne l'évite pas, cette inquiétude dans le dos, ce n'est pas vrai — mais on finit par approuver pour soi-même ces situations sans appel.

Je ne pense pas que j'ai encore besoin beaucoup de développer mes facultés d'encaissement. Mais on n'en a jamais fini avec certaines réalités au fond desquelles il est utile d'échouer. On n'est intact qu'au prix de cer-

tains contacts qui réveillent dans la réalité l'idée à se faire de ce monde — non pour le monde, pour soi.

C'est aussi un procédé pour approuver, par exemple, les prostituées et refuser la prostitution intellectuelle.

Je suis bien dans cette chambre, elle est assez grande, avec fenêtres sur la rue de La Gauchetière, un immense lit, un lavabo, une petite glacière (je n'ai jamais pu acheter de glace, mais j'y range les quelques vivres). Une commode avec un miroir, sur laquelle j'ai placé mon phono. Une table sur laquelle travailler. Une chaise basculante. Sur le palier: réchaud à gaz et salles de bains (douche ou baignoire). Huit dollars par semaine.

Le soir j'entends souvent dans un immeuble en face, au rez-de-chaussée, un groupe de jeunes musiciens qui grattent leurs guitares et chantent des refrains de western.

La nuit, de mon lit, je distingue à travers la fenêtre, les éclatements simultanés en bleu et en rouge d'une enseigne électrique.

Parfois, après avoir mangé, je regarde un long moment, jusqu'à la rue Berri. Façades de maisons de chambres, tourist house, grilles devant de minuscules parterres, un institut religieux, arbres.

Une solitude de notations...

Une rénovation de la sensibilité urbaine, aussi: dans ce grouillement que je surplombe d'un coin, jaillissent souvent des traînées perçantes de sirènes, crevaisons de l'espace qui grattent les nerfs et suspendent le souffle.

Dans le couvercle de ma machine à écrire, j'ai une photo d'un coureur cycliste, une photo de Thelonious Monk avec Coltrane, une photo magnifique et bouleversante que j'avais faite de ma femme, nue, allongée, tenant une cigarette dans la main sous le sein; le dos,

les fesses, tout l'étirement du corps glissant vers le regard. Quatre petits objets aussi, toute une mythologie personnelle, comme un tatouage: une flèche portant le mot **café**, une locomotive, un saxophone et un squelette blanc minuscule qu'on peut plier en plusieurs attitudes, remarquablement fait.

Au mur, j'ai mis seulement mon portrait par Ivan, au crayon sur une feuille d'un rouge mat, la gueule entourée des signes et des mots de mon histoire — une histoire qui s'est poursuivie depuis l'époque fabuleuse et frappante du dessin, mais dont rien n'a jamais renié aucun des éléments analysés et transcrits par Ivan. Et une reproduction de cette toile de Marc Chagall qui est un poème symphonique, une chirurgie, une fresque héraldique, la légende-schéma d'une situation, et une marque pour ce nouveau séjour dans une ville, marque pour la tête comme pour la sensibilité, coup et option, matière et morale: «La ville s'endort»...

Je ne finirai pas assez tôt cette nouvelle sur une partie de poker et un cassage de gueules entre «loggers». Il est déjà une heure.

Je me lave la figure dans le petit lavabo, et je me rase.

Je range dans une serviette **Il faut faire évader une folle, L'amour à voir, Temps: manège et La veuve blanche et noire un peu détournée**. Je prends la deuxième pièce de vingt-cinq sous avec quoi le libraire m'a payé avant-hier, il faut que j'achète un pain ce soir. Veste en velours — même dans l'habillement j'opère un rétablissement curieux qui me reporte aux années 51-52 à Paris. Parviens-je à suivre cette ligne de vie que je me suis tracée il y a longtemps: multiple et le même?... Au dernier moment je mets **Heureux les pacifiques** dans la serviette, je n'ai pas dix sous pour téléphoner et il n'est pas sûr que Pierre

T. puisse me recevoir quand j'arriverai, autant avoir quelque chose à lire s'il faut attendre.

Je n'ai pas trouvé de rue Molière sur le plan de Montréal que je me suis fait donner le premier jour à la gare Windsor. Je monte la rue Saint-Denis jusqu'à Sainte-Catherine. Un agent de la circulation.

— La rue Molière, vous pourriez m'indiquer où c'est?

— ... M... Mo... Molière: 7200 sur Saint-Laurent. C't'en haut...

— Je suis tout droit, je peux pas me tromper?

— Tout droit. En haut...

— Merci.

Je monte Saint-Laurent. Il fait chaud. Le ciel est à moitié couvert, mais sans arrêter le soleil qui pèse, appuie.

Je vois comme je marche.

De Sainte-Catherine à Pine, le quartier doit être sous le monopole slave. Russes, Hongrois, Polonais, Bulgares. Des vitrines ou des étalages de cuisine épicée, avec des inscriptions pour faire rêver. L'agitation caractéristique, brutale et d'un romantisme indéracinable. J'entends un géant mal habillé et souriant saluer un compatriote en français avec l'accent chantant, continuer les politesses en anglais, et finalement se mettre à parler de choses sérieuses en russe. Ils rient tous les deux, sur le bord du trottoir, deux rêveurs en pleine action. Devant le hall d'un building quelconque, une sorte de type massif, assez vieux, avec des gestes insensés des deux mains et des mimiques de forain qui serait aussi un ancien grand duc et un agitateur politique tient trois ou quatre amis sous le charme d'une histoire sans doute aussi invraisemblable que les histoires que racontait le père d'Yvan, en mangeant le poisson fumé et la bouillie d'orge saupoudrée de poivre rouge, par exemple l'histoire des deux voyageurs traversant la Sibérie dans le blizzard, et l'un demande à l'autre:

— Tu n'as pas vu ma pelisse?

— Non, je n'ai pas vu ta pelisse!

— Ah! je croyais que tu avais vu ma pelisse.

— Mais je n'ai pas vu ta pelisse.

— Tu n'as pas vu ma pelisse?

et l'histoire dure longtemps, racontée sérieusement, selon tout un agencement dramatique, une prolifération de détails, des explications psychologiques, morales, religieuses, dans un luxe sobre qui captive l'auditoire, et il n'est question de rien d'autre que d'une pelisse qu'a perdue l'un, que l'autre n'a pas vue, un point c'est tout et c'est toute une histoire interminable.

Après Pine, on doit être en plein quartier juif. L'animation brute et joviale fait place à cette sorte de furètement, de guêt, de méditation extraordinairement habile mais comme résignée, cette sorte de génie de la pensée vite mais qui s'inscrit dans des durées infinies, si ce n'est dans l'arrêt du temps. Le temps passe plus vite que n'importe où ailleurs, le temps est dix fois plus lent que n'importe où ailleurs. Et il faut être juif pour s'y reconnaître. Eux s'y prennent avec une adresse peu commune, des ruses sournoises qui sont sincères, des tours bien à eux. On dit que l'humour israélite est un des plus difficiles à comprendre pour un étranger (là-dessus aussi, le père d'Ivan avait des histoires invraisemblables et savoureuses à raconter). Il doit en être de même de leur temps.

Je passe des magasins qui étiquettent à des prix dérisoires des marchandises qui me font presque arrêter à chaque étalage. Viande fumée, saucisses épicées, petites galettes à la viande, tous les fruits, tous les légumes. Des melons à quinze sous. Quinze sous un melon! J'ai deux fois mal au coeur.

Face au coin de ce parc entre Saint-Joseph et Laurier, je découvre l'invraisemblable caserne de pom-

piers au rez-de-chaussée d'un véritable petit château, avec, près de la tour, un petit clocher d'ardoises luisantes, une extraordinaire terrasse d'angle. Beau bâtiment, l'ambiance accroche... Dépaysant parce qu'en pleine ville, remarquable en soi parce que pion possédant de rares pouvoirs si on le tient pour un lieu possible dans un nouvel urbanisme. Encore une de mes villas possibles, celle où j'utiliserais la caserne pour salle de jeux avec plantes tropicales dans une serre miniature, où j'installerais une bibliothèque importante au premier étage, une grande salle pour musiques et un bar réservé aux initiés ou aux couples magnifiques première pièce derrière la terrasse. Il y a comme ça une sorte de blockhaus blanc sur un promontoire devant la mer à Puerto de la Selva, une ruine à mille mètres d'altitude dans le Dauphiné, une maison en bordure de la forêt de Rambouillet et un moulin sur l'île d'Ibiza où je me suis vu habiter, comme je me suis vu construire dans la boucle de la Bow en plines Rocheuses, près de Frascati à une demi-heure de Rome, sur un îlot de la Columbia au bas de Revelstoke, ou comme ce que j'imagine, ce que je **pense** au Mexique... Après avoir traversé, je lis une plaque qui indique qu'il s'agit de l'Hôtel de Ville de la ville de Saint-Louis...

Plusieurs magasins de fourrures, quelques-uns juste des petits couloirs sombres aux murs desquels sont accrochées des peaux. Je vois plusieurs de ces Juifs à la longue barbe, portant un chapeau noir qui ne trompe pas (exactement les mêmes Juifs que nous rencontrions rue des Rosiers, à Paris, avec Lucille, lorsque j'allais changer un chèque qu'elle avait reçu à l'American Express, des dollars pour lesquels on nous remettait plus de francs qu'ailleurs dans cette petite rue à part où toutes les inscriptions sont en yiddish, dans laquelle je connaissais les hommes à contacter pour une bonne affaire).

Je traverse, attiré par une salle: Verdi Théâtre.
Un grand titre clame. **La Donna del Mare**. Je passe
insensiblement en quartier italien.

Verdi Restaurant & Soda.

Espresso Caffè. Pizza.

Spaghetti. Ravioli.

Smoke Meat Sandwiches.

C'est long.

Je marche depuis près d'une heure, dans la fournaise. La sueur colle le linge à la peau, la fatigue tire les muscles.

La ville s'étale en banlieue. Entrepôts, voies ferrées, buildings en briques sales, alignements de petits pavillons mal coquets, cafés anonymes.

Les Italiens sont comme tous les Italiens de toutes les villes, ouvriers, cheminots et bricoleurs, résignés, fatigués, d'éternels économiquement faibles qui se maintiennent à ras de pavé ou de macadam par cette vitalité sombre et noueuse qui les relie secrètement à leurs pays des soleils brillants, des emphases paresseuses et des passions populaires. Je les connais de Paris et de Vancouver, de Bordeaux et de Revelstoke, ces prolétaires au bleu rayé morne, qui bouffent du spaghetti à l'année pour économiser pendant vingt ans, de quoi pouvoir payer le retour et s'acheter une ferme misérable ou un bistro, qui se font embaucher au rabais pour être sûrs de travailler, sans souci de voler l'emploi d'autres puisqu'ils n'entretiennent d'amitié ou de relations qu'entre compatriotes, qu'entre immigrants.

Je m'attarde un instant devant la vitrine d'un café qui affiche les pages du Corriere dello Sport. Gaul vient de remporter le Tour de France.

Je continue cette marche dure, suante, marche au bout de la ville, au bout de toutes les villes à marcher, à

distance égale des différentes significations de la «marche» et de l'expression type «marche ou crève»...

Le corps insensibilisé au coup de son épuisement, l'esprit rythmé par la fatigue qui déplace le centre de gravité de l'état d'alerte, dans l'étirement monotone de cet à-vif ambulante, nerfs ouverts, pores ouverts, yeux ouverts sur la marche, dans la marche, dans toutes les idées de la marche.

C'est long.

La ville dure, j'endure durer dans la marche dure à travers la ville qui dure.

Le corps saisi, l'esprit saisit.

Seul.

Ville.

Plusieurs semaines déjà que je passe mes nuits en chambre à écrire et mes journées à parcourir la ville.

État double d'incarcération, et pourtant aussi quelle liberté, dure mais lucide.

Seul.

Ville.

Marche.

Seul, en chambre dans la ville.

Des femmes et des filles passent...

J'ai déjà connu cette dérive comme dans une bulle de savon, à Vancouver, à Calgary, à Marseille, à Rome, à Barcelone, enfermé dans une bulle de savon qui cogne à chaque pas contre une femme magnifique, ou tentante, ou insensée, jeune, vieille, blonde, brune, à la robe ouverte sur les seins, le corps d'un balancement incomparable, dans une robe sac qui accentue tout ce que la fille peut montrer de grâce, de hauteur, de dépravation, de luxe, d'animalité, de splendeur, d'excitation, de distance, dans un costume qui la serre trop par derrière, dans une robe fantaisie en cerceau flottant autour d'elle, sur les jambes minces que moulent les bas comme une invitation particulière au désir, marée étale et qui subjugué, empoigne, élance, noue, giflé, caresse, vampirise, joue, enchante.

La petite Jaune aux yeux immenses dont le corps électrise dans le tissu couleur sable qui montre mieux que le nu...

La jeune femme élégante qui descend d'un taxi pendant que j'attends à un feu rouge, élancée comme un oiseau sur une plage, ibis d'étranges inclinaisons qui jettent son corps dans plusieurs esquisses dansées pour plaire et défaire...

Les deux mêmes vulgaires, dont les pull-overs rouges éclatent sur d'énormes paires de seins, dont tout le connu du type ne retire rien à l'envie puissante, bien qu'aussitôt morte, qu'elles provoquent avec la longue habitude du métier...

Cette femme mûre qui regarde sans voir, dont la langueur touche par je ne sais quelle profondeur vertigineuse dans laquelle il doit faire bon sombrer pour n'en plus revenir, dont le visage d'une race morte, mais la bouche terriblement vivante sur le masque, comme un fruit déchiré, et le corps ample bien contenu par une sagesse instinctive des gestes, exigent un acte, n'importe quel acte mais un acte, de reconnaissance ou de choc, un acte pour mettre fin au rêve éveillé...

L'extraordinaire créature qui doit arriver du Pérou ou du Chili, qui alors sait imiter mieux qu'aucune actrice au monde, mieux qu'aucune prostituée célèbre de l'Histoire, la peau brune d'un grain comme lavé par des eaux et des eaux de torrents en plein soleil, une peau de terre cuite dorée à des vernis de l'Équateur, la robe noire d'une coupe insensée la servant dans sa démarche, où tout le corps crève la vue, grande ouverte au cou et sur les épaules, les clavicules magnifiques, d'immenses colliers compliqués et de cet argent terne qui a infiniment plus de classe que n'importe quel or pendant devant elle, lui attribuant une autre attitude délirante, le maquillage heurtant comme heurte une photo d'Yma Sumac sur je ne sais plus quelle couverture de disque, et qui a l'air bien

méchant lorsque je la regarde passer, accompagnée d'une autre amie extravagante, à la beauté moins féline et trompeuse, plus grande, moins trapue, plus immédiatement désirable mais sans la personnalité louche et princière de la première, et après les avoir dépassées je reviens sur mes pas, j'ai trop envie de regarder encore une fois la créature.

La même intellectuelle, millième exemplaire d'un type unique, et qui trouve chaque fois le moyen de livrer en filigrane la personnalité, intime et bien formée sous la première couche, au profil de la gravité qu'ont celles qui veulent faire l'amour avec le cerveau aussi et à force oublient de le faire avec leur corps (mais n'est-ce pas la seule sorte d'amour que je veuille, parce qu'on communique du cerveau au corps, mais que celles qui connaissent toutes les possibilités des corps et usent leur cerveau à peu près autant qu'un pygmée une machine à écrire ne seront jamais remplaçables dans une continuation du plaisir par l'esprit?), les cheveux courts, pantalon étroit et gilet noirs, parure nouvelle comme un rébus étonnamment lyrique que j'aime, et il s'en faut de peu que je l'arrête, pour lui parler, pour n'importe quel mot qui nous scelle l'un à l'autre à travers cette ville, en n'importe quelle sphère, pour l'emmener écouter rue de La Gauchetière les disques de Charles Mingus ou de Bud Powell, pour lui lire **Temps: manège** ou du Georges Bataille, pour crever la bulle de savon plus implacable qu'aucune cellule, mais je passe sans un mot, ce mot dont j'ai faim dans ma faim, sans un signe à cette fille de celles qui crient muettes et bouleversent les passions sur d'imperceptibles indices, parce qu'on n'aborde pas une fille en pleine rue ou parce qu'on sait trop bien qu'on ne crève pas une bulle de savon à l'intérieur de laquelle on navigue, dont la fonction est justement d'inciter aux séismes pour mieux prouver que l'attente durera encore un peu, quelques jours ou quelques siècles, et je la laisse partir vers ses méditations

impossibles comme des tortures logiques, mais je m'en veux tout de même un peu derrière la carapace...

La jeune mariée sans doute, dont tout le chic comme une impulsion respire une cassure qui lui crée dans le corps de nouvelles zones à offrir, à faire planer, comme des auras multiples pour mieux affirmer quel bonheur elle capte.

La petite Juive hallucinante, dont tout l'érotisme possible est contenu dans un décalque des adolescentes de la guerre civile...

L'autre même intellectuelle, comme une danseuse que j'ai connue dans une cave de la rue de Rennes, habitée d'un courant trouble à fleur de peau, signal plus fulgurant et plus indissoluble d'être sans identité, de toute la tendresse grave, de tout l'émerveillement, de toute l'affection vraie que j'éprouve pour toutes ces filles décalées et authentiques, celle-là aussi il s'en faut de peu mais je ne l'arrête pas, j'en ai trop envie, on combat l'injustice par l'injustice, retrait pire que l'abordage...

La Noire magnifique, superbe, belle comme la voix de Sarah Vaughan ou comme une musique par Charlie Parker, créant d'immenses fosses béantes au milieu de la foule qu'elle traverse, comme quelques Indiens nagent, sur le côté, intégrés à leur sillage et au courant au point qu'on se demande où commence l'homme et où le fleuve, sans pouvoir se détacher de la maîtrise et du génie calme qui ne sont bien que de l'homme, fille encore plus radieuse et magnétisante, et délirante lucide d'être au bras d'un Noir impeccable, d'une stature de mâle qui correspond à ce qu'est la fille...

Toutes les femmes, les deux ou trois soirs que je me suis laissé suivre, les éclaboussements d'hermétismes pour caméra de la ville la nuit, panoplie pour grésiller le long de la colonne vertébrale, toutes les femmes le soir sans fourrures les mêmes que celles dans leurs fourrures frôlées aux abords du Vel'd'Hiv'

par Abellio les lundis soirs de la boxe, que je frôlais tous les soirs autour du Vel'd'Hiv' pendant les Six-Jours ou que j'enlaçais au poulailler tout en gueulant mon enthousiasme pour Schulte, Van Steenberg, Oscar Plattner, Lucien Gillen, surtout Achille Bru-neel, surtout Fausto Coppi...

Toutes les filles ou les femmes qu'en passant à même cette rue drainée par elles, et elles seules, j'ai regardé d'un regard insisté, dans toutes les rues, et celle qui m'a rendu ce regard, l'autre matin sur Ontario, regard d'une tranquillité implacable, plus sincère qu'aucun aveu ne pourra jamais l'être parce que sans un mot, une intention purement physique et purement mentale, voulue par la fille qu'elle en ait eu conscience ou non, voulue dans cette voltige paradoxale et luciférienne pour mieux tenter, mieux s'exposer, pour répondre à mon calcul mental comme on **donne à voir...**

Je ne connais pas d'hypnose **sur la réalité bien pleine** qui engage l'homme plus que ce passage à travers un désir autrement plus intolérable, déchirant, tonique et d'une santé sans failles, sans bavures, que l'autre, celui qu'on satisfait. Parce que celui-là, on n'est pas prêt de le satisfaire! Il relève de la plus haute magie expérimentale et de la poésie égoïste peut-être la plus compromettante, certainement la moins communicable. Il s'établit au-delà de toute limite une communion infernale dans laquelle on sait quel contact on établit, quel dépassement on opère: le contact avec soi-même, le dépassement de soi. La réalité de toutes ces femmes qui m'émerveillent, et elles toutes qui m'émerveillent, se réduit à une connaissance intérieure vouée à l'isolement le plus rigoureux. Lé désir net et vaste que j'éprouve pour chaque fille, l'espace fulgurant d'un croisement que je note et que j'accomplis comme on incise, c'est au bout du compte la totalité de mon isolement. Il faudrait sans doute reprendre ici l'expression de Paul Nougé: au bout du **conte**.

C'est bien aussi de ce vertige aux énigmes insurpassables que j'attends mes plus belles rencontres, celles à consommer comme celles à ne dérouler que de tête.

Garages.

Buildings d'appartements.

Un institut des sourds-muets. C'est de circonstance, c'est même extraordinaire ce que c'est de circonstance, un institut des sourds-muets.

Un immeuble qui porte un nom de sérénade orientale: Kahan.

L'éreintement lancine. Crampes. Sueur.

Enfin la rue Molière.

Le building dans lequel j'entre porte un autre nom comme une musique persanne: Karen.

Je monte quatre étages et demande Pierre T. à une secrétaire.

— Monsieur T. n'est pas là pour l'instant. On ne sait pas s'il va revenir cet après-midi... Voulez-vous vous asseoir et attendre?

— Mm... Non. Merci. Je vais attendre en bas. Je remonterai d'ici une demi-heure, une heure...

Si j'ai marché jusque-là pour rien...

Je fais le tour du bloc à la recherche d'un endroit tranquille ou m'asseoir et lire. Rien.

Je fais le bloc suivant. Une église, simple, comme une vieille église romane de la Drôme. J'aimerais aller m'asseoir sur l'herbe, près du porche. Mais je ne fais pas trop confiance au clergé et aux «passants» de Montréal... (Oh! monastères romains dans lesquels j'ai souvent été me reposer, dans l'immobilité de la pierre, des voûtes qui bordent la cour intérieure, autour d'une végétation humble et sereine, où l'on peut s'isoler, à l'aise, penser tellement retiré de tout, apte à utiliser à fond une énergie nouvelle — mais je ne suis pas dans un monastère romain, où j'aurais tellement aimé m'ar-

rêter après cette montée à pied de la ville...) Je suis rue Jean-Talon.

Je retourne à la rue Molière. Devant moi, à deux ou trois blocs, un parc qui paraît vaste, vert, agréable. Je m'y traîne.

Au parc Jarry je lis Abellio.

On n'a certainement pas donné à ce parc le nom d'Alfred, pataphysicien et grand ordinateur de la transmutation de toutes les valeurs dans l'ivresse, saoul bien sobre et sobre bien saoul, cycliste génial et l'homme d'outre morale, d'outre science, d'outre humanité, un **homme**, quoi... Mais comme on a omis de précéder le nom de Jarry d'aucun prénom, c'est bien à l'auteur du Surmâle que je dédie le parc tant que j'y suis.

Du vent. De l'air. Une tranquillité dans le vent, dans laquelle rester immobile un moment. Je m'assieds à une table de bois, et je sors de ma serviette le livre d'Abellio.

«Et certes, la vie ne procède que par mutations brusques; dans l'intervalle des crises, il est vain de prétendre accoucher le destin; elles seules nous révèlent à nous-mêmes. À quoi bon les préméditations, les plans, les ruminations? La sagesse est de tenir pour vaines les superfluités, les tâtonnements, dont nous exagérons l'importance pendant ces périodes étales. Il faut attendre la crise qui viendra, la crise qui vient...»

Mais je relève bientôt la tête. J'aspire l'air, herborifère comme rarement en pleine ville — ou bien c'est moi qui suis épuisé par la marche et exagère le premier repos, ce calme, ce vent déployé comme un large courant en plans souples imbriqués. Des enfants jouent, courent après une balle. Deux jeunes Italiens sont couchés au pied d'un arbre. Ils lancent des blagues à trois jeunes filles en robes d'été, assises sur un

banc un peu plus loin, deux avec un bébé. Deux vieillards à une table lisent un journal qu'ils se partagent. Je vois comme horizon une véritable zone à laquelle il ne manque rien. Talus, éboulements, baraques branlantes, immeubles modernes et laids comme des casernes, réservoirs, pylônes. Mais le parc stoppe la zone, il y a une sorte de fossé profond, à l'herbe sauvage, haute, très verte. Il y a aussi sur ma droite un kiosque à musique. Plus loin, des terrains de sport.

Et qu'est-ce que je fous au milieu de ce parc?

Pour les deux Italiens, les trois jeunes filles, les gosses, les deux vieillards, le couple qui passe main dans la main et me regarde un peu trop curieusement mais retourne vite à l'intérieur de son intimité pas moins intime parce qu'en plein air, pour la famille italienne qui passe au complet — et combien belle l'adolescente ardente, négligée pour mieux souligner la perfection du corps! —, pour ces habitants du parc et pour ceux qui comme moi ne font qu'y passer, aujourd'hui pour la première fois mais qui ont l'habitude d'un autre parc, pour cette multitude répandue sous les arbres, dans l'herbe, il y a de la place, **de l'air**, qu'y suis-je?

Ah! l'adroite question. Le grand péril intellectuel, c'est de savoir si bien quelles questions se poser à soi-même, devant les autres mais c'est bien soi qu'on vise... On est capable de raisonner seul pour se comprendre **étranger**. En dehors de toute masturbation, de toute délectation morose, de tout masochisme, on est assez habile pour se reconnaître au beau milieu un étranger total, complet, qui n'a rien à foutre ici! Une inconséquence dans l'organisation méticuleuse et satisfaite de ce au milieu de quoi on atterrit sans rime ni raison. En Colombie britannique mon beau-père me traitait d'**immigrant**. Mais c'est ici que je suis un immigrant.

Je viens à Montréal prendre les chances qui passent, celles qui portent les problèmes et celles qui portent les solutions. Raisonnement intelligent. Mais encore?... S'il ne passe rien?... S'il ne se passe rien?... Je

viens écrire, pour vendre. Idée sage et courageuse. Mais encore?... Si personne n'a besoin d'acheter, de lire?... J'ai l'impression assez nette de **dénoter**. Sentiment curieux, que j'éprouve sans aucun malaise, mais qui persiste. Trois semaines ici et je ne connais personne avec qui boire un verre, parler d'un livre, des petits oiseaux qui font cui-cui ou de l'Orénoque, faire un tour dans un parc, aller voir un film ou monter dans ma chambre écouter des disques... Cette solitude ne me pèse pas, elle m'intrigue et m'absorbe. Elle me pèse d'ailleurs dans la mesure où des heures et des heures à la machine à écrire entre quatre murs, ou bien des heures et des heures seul serviette à bout de bras à traverser la ville finissent par rendre impossible toute lecture, toute méditation, toute audition de disques même — on les passe sans les entendre. Il y a un certain point où un travail solitaire plutôt forcené et vain est plus qu'il n'en faut pour retirer à l'individu sa disponibilité. C'est à de tels moments qu'il n'existe plus qu'une chose, pour tout de bon: avoir une fille dans son lit ou un type auquel parler pour qu'il réponde.

Montréal ville ouverte.

J'y suis enfermé hermétiquement. Pas besoin de police, de mur ou de panneau indicateur. De la façon la plus simple, je suis seul, entre quatre murs ou à travers la ville, bouclé à moi-même.

Seul en chambre dans la ville.

Néanmoins d'excellente humeur. Je retourne à ce livre qui ne manque pas de soulever la question dans sa véritable dimension, dès le titre: **Heureux les pacifiques**.

Naturellement; pourquoi pas la phrase la mieux appropriée ici?

Ne pas gâcher cet instant par l'intrusion d'une volonté avide.

— Monsieur Pierre T.?

— Oh! non... Il ne repassera pas cet après-midi, il a téléphoné...

Tellement crevé que j'hésite une seconde. L'autobus, avec les vingt-cinq sous? Mais j'ai trop besoin de pain.

Je décide après avoir traversé Jean-Talon de redescendre un peu sur la gauche de Saint-Laurent pour varier le décor. Parce que le nom me plaît énormément, je prends la rue Saint-Dominique. Et je pense à toi Dominique, qu'il ferait bon trouver au coin de cette rue.

La fatigue noue les muscles et les nerfs sous la peau.

Sueur. Crampes d'estomac.

J'aboutis à un cul-de-sac. Des grillages en fils de fer empêchent de traverser plusieurs voies ferrées. C'est pourtant peu le jour pour aller me mettre dans des culs-de-sac et avoir à revenir sur mes pas, j'ai déjà marché trop longtemps, et il me reste soixante ou soixante-dix blocs à faire avant d'être de retour à la chambre 13 rue de La Gauchetière...

Je vais jusqu'à la rue Casgrain. Carling's. La bière que je commandais le plus souvent en Colombie britannique, et sur le train... Boire de la bière! Il y a des années que je n'avais pas connu une telle période sans boire, et quelle période! Et tout particulièrement aujourd'hui, ne pas pouvoir boire un seul verre, il faudra que je m'en souviene. J'aboutis à un cul-de-sac.

Cette fois, je me traîne plus que je ne marche. Retour sur Saint-Laurent.

Je tourne sur Saint-Viateur, que je suis jusqu'à Saint-Dominique.

Ville coupée de l'animation de la ville, tranquille comme une grande rue de province, habitée de famil-

les simples qui aiment s'asseoir sur les porches, sur des chaises tout au long du trottoir.

Spectacle que j'ai déjà remarqué à l'est, dans les petites rues adjacentes à Saint-Hubert et Papineau, et que je n'ai jamais vu qu'à Montréal: ces centaines d'escaliers qui montent au premier étage, et parfois au second, droits parfois, le plus souvent en spirales, devant les façades. On a l'impression d'escalades invraisemblables, d'un décor de théâtre populiste, d'une gymnastique inutile et bizarre. Il y a je ne sais quelle allégresse et je ne sais quel charme baroque dans tous ces escaliers qui montent devant les maisons, en pleine rue.

Je tourne un peu plus sur la gauche, par Mont-Royal, jusqu'à De Bullion.

Je dois être dans une ville juive transportée dans une province curieuse et apathique qui porterait mal le nom d'aucun pays. Je retrouve l'atmosphère de l'avenue de l'Esplanade, pas l'atmosphère de ce matin dans la portion juive de Saint-Laurent. Ici doit se terrer dans un confort pieux une classe socialement plus élevée. Chirurgiens, dentistes, avocats, professeurs, auteurs.

Une petite fille très maigre et belle comme une adolescente de la guerre civile (un mythe obligé, en Israël les adolescentes **font** la guerre civile), parle en russe à sa mère au premier étage, masse truculente à son balcon de fer rouillé.

Qu'est-ce qui fait rire derrière la vitre, de ce rire troublé, plein d'un espoir un peu torturé mais emportant, avec une nuance de moquerie qui cache mal l'admiration, la petite fille à lunettes si juive qui regarde le garçon de douze ou treize ans, au corps mal foutu de faux intellectuel militant pour la poésie en yiddish (pas encore! mais ça ne manquera pas! le ventre déjà trop gros et le dos rond, les bras trop maigres) lançant

deux fléchettes en l'air qui retombent plantées dans le sol, dans le petit jardin misérable et rabougri devant la maison terne (misérable, mais un pareil bout de jardin, c'est aussi tout un monde qu'on peut se recréer à volonté, exclu du reste de la ville, on fait du plus misérable un **no man's land** qui occupera l'esprit toute une vie, atrophie à mirages humbles et faciles)?

J'oblique par Pine, jusqu'à Laval.

On traverse une rue, on tourne un coin, et le décor change complètement. Acte suivant. L'action se situe à... dans l'époque...

Larges trottoirs maintenant. Plus un seul escalier en spirale mais tous droits et larges comme pour réceptions hautaines et cossues. Presque chaque immeuble possède au premier étage un balcon confortable à la balustrade en fer forgé ou en bois travaillé. Des carrés minuscules de gazon ou d'arbustes devant les façades. Rideaux tirés.

À Sherbrooke, j'oblique encore à gauche et descends Sanguinet.

Rue triste, fermée, de banlieue sinistre et bancale, une rue sanguinaire sans un mot. Et pourtant, peut-être est-ce derrière ces façades insalubres, tordues, lépreuses, lézardées, derrière les pancartes Coca-Cola ou 7Up délavées, déchirées, curieuses en ce lieu de zone dure et comme inhabitée, derrière les bicoques tassées sur elles-mêmes, au long de cette veine aux globules pourris et tracée comme une nervure faite au canif, est-ce derrière ce décor de la misère dure que grouille la vie la plus immédiate, la plus échauffée, la plus prête à bondir — on devine une sorte de rage sincère, une sorte de fièvre souple et adroite, invisible **mais là**, forces disponibles qui guettent, à l'intérieur en cassures de ce boyau qui me rappelle certaines

ruelles du Quartier Arabe où j'ai passé tant d'après-midi irremplaçables, ou d'autres ruelles derrière la Bastille que j'ai hantées Lucille à mon bras cherchant une chambre...

Sainte-Catherine hurle, trépigne, étincelle, charrie ses flots dégorchés dans le tintamarre, cavale en trombes et en fanfares, suicidés vivants s'y bousculant, s'y précipitant, s'y accrochant, dans la fièvre hystérique qui les automatise pour qu'ils gagnent leur vie et sachent civilement défendre la cause juste de leur pays, de leur honneur, de leur famille, de leur travail, de leur hystérie automatique pour gagner sa vie. Aussi dégueulasse et effrayant que le boulevard des Italiens ou Georgia Street, que Piccadilly ou la 8^e avenue à Calgary.

Mais il y a aussi les nuits de la rue Sainte-Catherine, nuits d'une vie à fleur de peau, à fleur de drame, à fleur cancéreuse mais vivante. De la rue Sainte-Catherine où j'ai déjà tant erré, que je connais déjà comme si elle m'appartenait, d'Amherst à Guy, coupée de Saint-Laurent où je vais manger des hot-dogs à dix sous et des patates frites à cinq, où l'on se reconnaît.

Sainte-Catherine et Saint-Laurent d'Ontario à Craig, mes lignes de démarcation, mes équateurs, jetées d'où voir et vivre les archipels de l'insomnie et les réveils d'îles, qui cognent entre les yeux, qui grattent la peau à vif, qui cernent les sueurs, qui brutalisent les idées claires et cinglantes pour survivre, sans cesser de vivre, travail de titan, travail de clochard, travail de démiurge...

Je traverse... Saint-Denis. J'achète un pain... Je passe... Dorchester... Rue Lagauchetière, le 407 Est... Épuisé. Pour rien.

Je prends mes draps chez la logeuse.

Je mets de l'eau à bouillir et je me change, il faut faire attention aux quelques habits «sortables».

Il est six heures.

Je verse dans l'eau bouillante deux sachets de thé employés une première fois et un sachet neuf.

Je lis jusqu'à huit heures, écroulé dans la chaise à bascule.

Je fais cuire mon dernier petit paquet de nouilles à dix sous. Lorsque j'ai loué cette chambre, je me suis acheté une casserole minuscule, une cuiller, un couteau de poche, un ouvre-boîtes et un verre (à dix sous parce qu'il était ébréché, dans un magasin vide tenu par une vieille qui m'a dit de ramasser la poussière avec une feuille de papier cartonné plutôt qu'acheter une pelle, et elle m'a même donné une feuille de papier cartonné, celle dont je me sers encore).

J'ouvre une boîte de soupe aux pois, la dernière. Je mange une moitié, sans délayer avec de l'eau parce qu'en mangeant le condensé tel quel, épais et sec, une moitié suffit; transformé en soupe, il m'en faudrait deux boîtes pour calmer ma faim.

À partir de demain, il ne me restera plus que du fécule de maïs. Mais j'aime ces bouillies de «corn starch».

Je refais du thé. Je fume une gauloise. (Une au réveil, une après le repas, une dans le lit avant de dormir; le reste du temps je roule un mauvais tabac ou je fume la pipe.)

Seul, seul, seUL, sEUL, SEUL. **Tea for two** parce trio magnifique. Oscar Peterson, Ray Brown et Barney Kessel.

Je refais encore un peu de thé, sur les vieux sachets. J'ai faim, mais je ne touche à rien, je n'ai plus de vivres que pour quarante-huit heures, en me privant. Je ne passe plus de disques pour ne réveiller personne dans les chambres.

Ce sera l'anniversaire de Lucille la semaine prochaine. Le 29 juin, en plein été, sous le signe du Cancer.

2 plus 9 égale 11. Le symbole du couple parfait, qui a dépassé le stade premier de l'érotisme seulement physique exprimé par le 1 dans le 0,10. L'autre chiffre de l'amour parfait, l'infini renversé, étant le 69.11, c'est aussi le chiffre de deux fois l'unité, le principe divin doublé.

C'est la période de l'année où ma femme prend deux ans d'avance sur moi. Elle aura vingt-six ans, il me faudra à moi attendre le 12 janvier 59, sous le signe du Capricorne, pour avoir vingt-cinq ans.

Nous évoluons lentement vers la crise de la trentaine.

Je prends des références dans Abellio jusqu'à deux heures.

Après une heure, dans la nuit coupée de klaxons sans en détruire l'immensité tombale, le vent s'est levé, qui hurle, en secousses comme des vagues arrachées de fonds abyssaux, et parfois gémit, étirant de curieuses plaintes nouées.

Il y a une véritable **présence** du vent qui s'intercale entre la nuit et ces références que je note, cette nuit multiple de la ville et ma solitude entre les quatre murs, mouvement à variations continues qui peuple l'isolement d'une germination supplémentaire. Dans le fond, il suffit d'être seul pour se sentir inclus à des univers considérables, qui projettent dans l'espace intersidéral. On accomplit ainsi quelques petits voyages qui perfectionnent certains pouvoirs.

Au lit enfin je fume une gauloise.
Je finis **Heureux les pacifiques.**

«La femme, au sens caché de la Bible, c'est le principe femelle vivant en tout homme, au même titre que le principe mâle, et cherchant à s'équili-

brer avec lui, c'est la Foi s'opposant à l'Intelligence et s'obligeant à grandir avec elle. (Il est dit du premier Adam: Dieu le fit mâle et femelle.)

«Quoi qu'il m'arrivât désormais, il me semblait que je ne pouvais plus me sentir frustré par la vie.»

Le chemin est encore long à parcourir. Je suis sans hâte, parce que je vis un perpétuel **état d'alerte**. Bouclé sur moi-même, dans un certain rayonnement, dans une certaine projection volontaire, c'est aussi boucler la boucle. Tout ce temps, si je parviens à l'abolir, dans le vivre, peut-être...

J'éteins tout de suite après avoir fini le livre. Il est trois heures et demie. Le corps après la dérive d'aujourd'hui, journée marquée, réclame une pause.

On se pose naturellement la question: que sera encore une nuit seul?

Mais il y a des questions qui n'entament pas une certitude, elles l'alimentent.

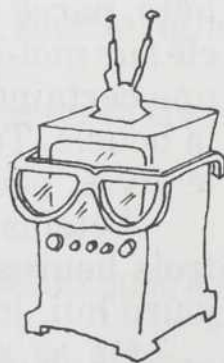
Demain, premier jour de l'été, j'écrirai quelques pages à Lucille pour qu'elle fasse de son anniversaire une grande fête, demain c'est déjà aujourd'hui, comme hier c'est encore aujourd'hui, ce vertige lucide qui permet lorsqu'on est seul de se concentrer sur certaines expériences intérieures, à vivre à même la réalité, et à même la réalité et ses symboliques, **le bel aujourd'hui**, je...

Montréal, 22-26 juin 1958

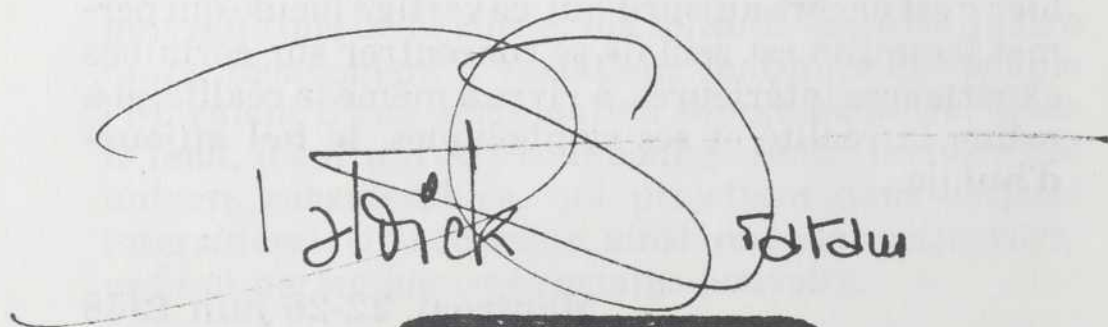
«Tea for one» a été publié pour la première fois en 1960 dans *Écrits du Canada Français* 6.

aujourd'hui, je

Télé détente



42 A / SOIR



anne cherix



407 Est rue de La Gauchetière, chambre 13, huit dollars par semaine, une fenêtre vers le Sud, une vers l'Est, un «décor» à la Luchino Visconti ou à la Vincente Minnelli, à la John Huston ou à la Jacques Rivette, premier «dieu» que j'habite à Montréal, où se pensent et commencent une errance et une écriture qui n'auront plus de cesse...



Coeur de la ville. D'Ouest en Est la Sainte-Catherine, la grande rue commerciale de Montréal. Du Sud au Nord, la Main, le boulevard Saint-Laurent, véritable frontière (y compris législativement), d'un côté commence l'Est, de l'autre l'Ouest. Le cinéma Eve était en 1958 le Midway, où, comme c'est encore possible au Cristal, on pouvait dès 10 heures du matin pour 35 cents dormir, ou voir à la suite trois films américains, parfois un Fritz Lang, un George Cukor, un Orson Welles, un Nicholas Ray, un Joseph Leo Mankiewicz, un Anthony Mann...



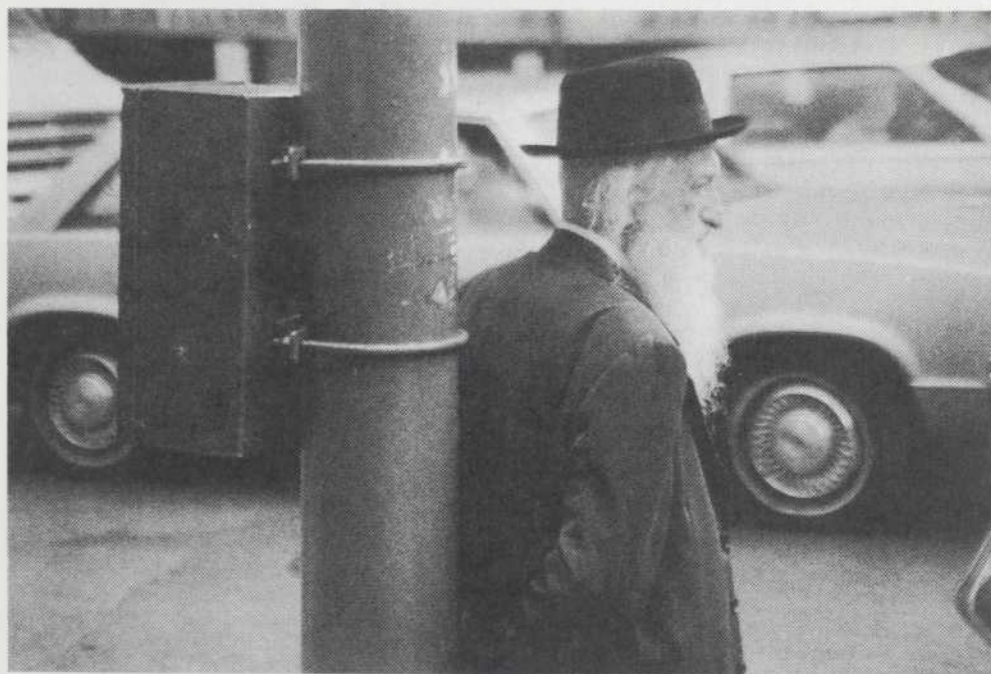
Un monopole slave. L'agitation caractéristique, brutale et d'un romantisme indéracinable. Quoi dans les ordures? Astiquer l'automobile...



Des magasins qui étiquettent à des prix dérisoires des marchandises qui me font presque arrêter à chaque étalage. Il faut être juif pour s'y reconnaître. Pourtant Schwartz, le plus célèbre et celui de la meilleure qualité, c'est un ami québécois qui me le découvre, Gérald Godin, bien avant qu'il devienne député de Mercier (où maintenant j'habite) puis Ministre des Communautés culturelles et de l'Immigration.



Je rêve d'une villa en ville pour le travail et des fêtes / c'est un poste de police et une caserne de pompiers coin Saint-Laurent et Laurier.



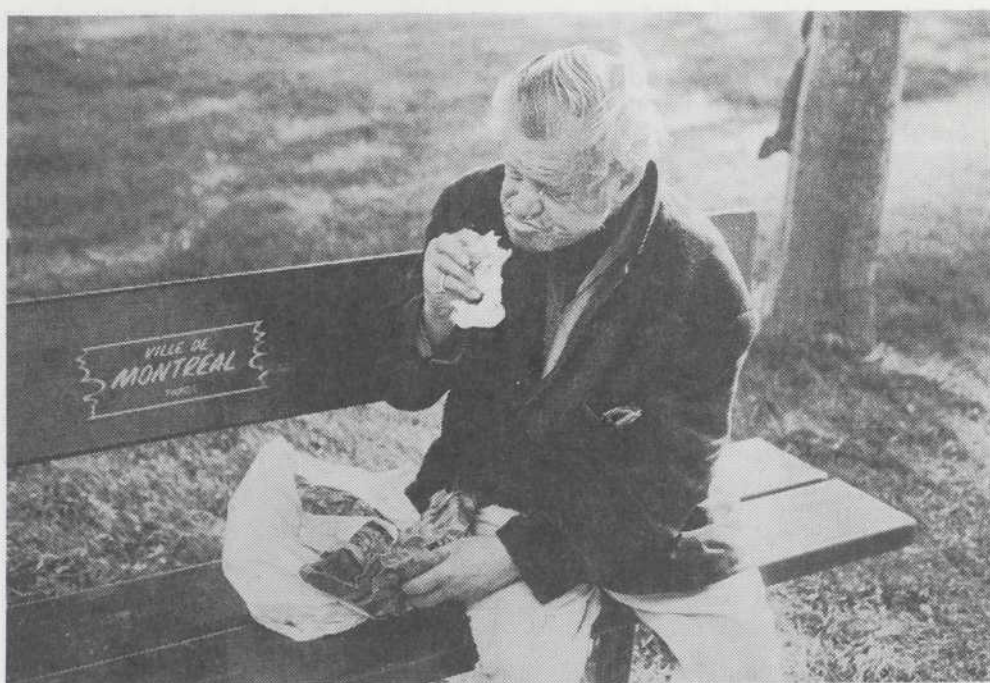
Je vois plusieurs de ces Juifs à la longue barbe, portant un chapeau noir qui ne trompe pas. Aujourd'hui, j'imagine commentaire (commentaire?) par Edmond Jabès.



Un café italien, drapeau au soleil. En Colombie britannique, j'avais donné son nom (pensant Milan) à l'équipe de football que nous avons formée des immigrants italiens, hongrois et moi encore Français: «Revelstoke Internazionale». À Montréal (pensant Jean-Jules Richard) je donne son nom au journal «Hobo/Québec». Et Barcelone?... L'Asociacion Española... Magistralement Luis Buñuel...



Des femmes et des filles passent... J'ai déjà connu cette dérive comme dans une bulle de savon, qui cogne à chaque pas contre une femme magnifique... On sait trop bien qu'on ne crève pas une bulle de savon à l'intérieur de laquelle on navigue...

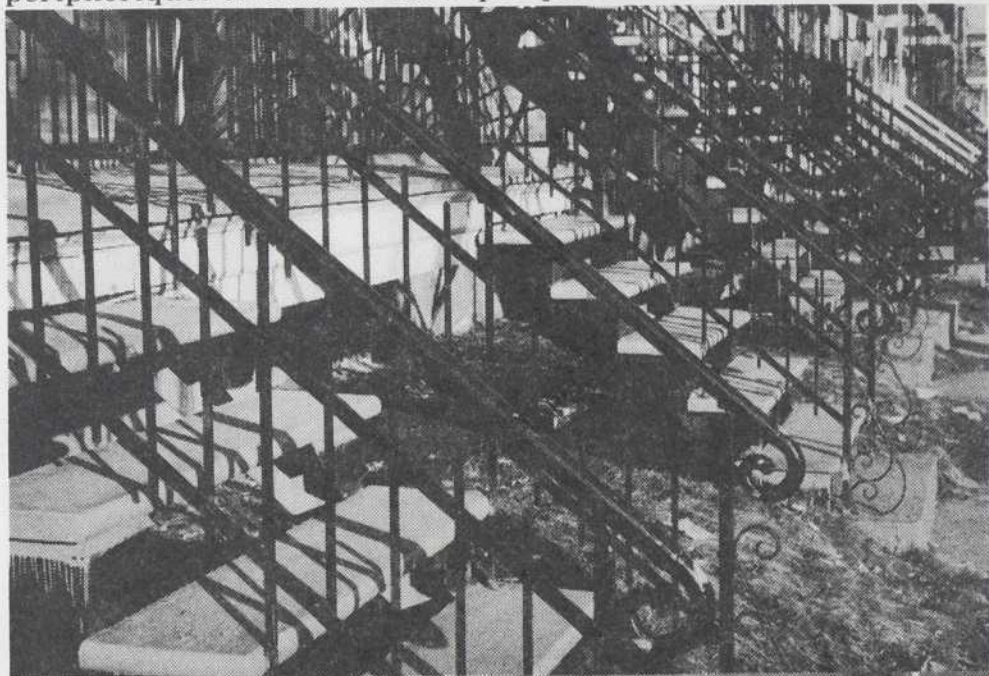


Au parc Jarry, vivre sa pataphysique (science de l'exception) à même l'«institutionnalisation» d'une «Communauté urbaine» qui ne risque pas d'honorer Alfred ni de connaître Ubu.



Au parc Jarry je lis «Heureux les pacifiques» / aujourd'hui j'y lirais «La mort de Virgile» de Hermann Broch.

Il y a je ne sais quelle allégresse et je ne sais quel charme baroque dans tous ces escaliers qui montent devant les maisons, en pleine rue. Je pense à René Allio et à Elia Kazan (et bien sûr à Vivien Leigh et Marlon Brando / quand j'arrive à Montréal dans quelques zones presque périphériques circulent encore quelques tramways).



Inspiré par le Centre d'art de l'Élysée (que, après à peine 3 ans, enlève à Jean-Paul Ostiguy de bas et bêtes brasseurs d'affaires, qui me font 6 semaines leur montrer comment travailler puis m'évincent), une tentative la plus intéressante de cinéma d'art et d'essai (je suis le

premier journaliste qui en informe) est faite au Verdi par un homme que son Outremont rend de plus en plus fameux et fumeux. Plus tard, un autre cinéma ouvre sur Saint-Laurent, entre l'avenue des Pins et la rue Prince-Arthur, avec un café où se parler, avec le Conservatoire d'art cinématographique de Montréal et la Cinémathèque québécoise du pionnier militant Robert Daudelin l'un des trois seuls lieux aujourd'hui où voir des films de Buster Keaton, de Friedrich Wilhelm Murnau, de Carl Theodor Dreyer, de Kenji Mizoguchi, de Howard Hawks, de Jean Grémillon, de Jacques Tati, de Danièle Huillet et Jean-Marie Straub, de Théo Angelopoulos, de Chantal Akerman, de Werner Schroeter. C'est à Claude Chamberlan le Jupiter jubilant qu'on doit le seul événement essentiel sur Saint-Laurent en un quart de siècle, pendant lequel je sens mon écriture comme mon vivre de plus en plus cinéma parallèle...

Les images, et les «légendes» que je «compose» pour, je les sens profondément plus particulièrement avec Sylvie Gagné la Chouette Sourcière et Pauline Harvey.

no more tea

je sais que pour écrire
il faut savoir émettre au loin
la certitude comme un thème
un élan de la langue
tout près des temps
est indissociable de l'image
en cela réside une décision
de l'accomplir la proximité

Nicole BROSSARD

Train. Trains.

Gilles Deleuze. «**Nietzsche et la philosophie**». «La bêtise est une structure de la pensée comme telle: elle n'est pas une manière de se tromper, elle exprime en droit le non-sens dans la pensée. La bêtise n'est pas une erreur ni un tissu d'erreurs. On connaît des pensées imbéciles, des discours imbéciles qui sont faits tout entiers de vérités; mais ces vérités sont basses, sont celles d'une âme basse, lourde et de plomb. **La bêtise et, plus profondément, ce dont elle est symptôme: une manière basse de penser.** Voilà ce qui exprime en droit l'état d'un esprit dominé par des forces réactives.»

Voici très précisément ce dont je crève, et c'est dur...

Roger Vailland. «**Écrits intimes**». Meillonas, 12 janvier 1963, mon vingt-neuvième anniversaire, il y a vingt ans. «Pas moyen de rencontrer un souverain égal avec qui converser de souverain à souverain.»

Voici très précisément ce qui me fait penser de plus en plus à en finir avec une existence dont il semble de plus en plus qu'en veuille l'empêcher. Mon anarchie apatride ne convient pas à la décomposition.

De Bachelard à Cioran... De Marguerite Duras à Annie Leclerc...

Précédant, annonçant (annonce, annonciation), **l'écriture**, et **la lecture**, des musiques par Django Reinhardt, le Gitan manouche, surtout «**Dinah**», à quelle amie superbe du «Harlem Paradise» je pense!, «**Tiger rag**», on pense à Dionysos sur une panthère, détail d'une mosaïque de la Mai-

son des Masques à Délos, en couverture de «**La naissance de la tragédie**», le premier livre, à 26 ans, de Friedrich Wilhelm Nietzsche, ou, aussi bien, à Gilles Groulx le Lynx inquiet, le seul cinéaste québécois de cette envergure, auquel plus personne ne semble songer depuis le terrible accident d'automobile en 1981, «**Lady be good**» et «**I saw stars**», les quatre enregistrements mémorables en 1934, l'année de ma naissance, l'année de la fondation du Hot Club de France, avec Django Reinhardt, l'année de la fondation de la Cinémathèque française, l'année de la fondation de l'Orchestre symphonique de Montréal. 1934, l'année de la première télévision...

Pier Paolo Pasolini. «**Écrits corsaires**». «... la responsabilité de la télévision est énorme, non pas, certes, en tant que «moyen technique», mais en tant qu'instrument de pouvoir et pouvoir elle-même. Car elle n'est pas seulement un lieu à travers lequel circulent les messages, mais aussi un centre d'élaboration de messages. (...) C'est à travers l'esprit de la télévision que se manifeste concrètement l'esprit du nouveau pouvoir.» Pier Paolo Pasolini qui dit remarquablement dans les mêmes «**Écrits corsaires**»: «Aucun centralisme fasciste n'est parvenu à faire ce qu'a fait le centralisme de la société de consommation.» Et il démontre à quel point nous en sommes de l'hédonisme, cette superficialité basse et bête du Beau... Je ne regarde presque jamais la télévision, sauf quand je suis à l'hôpital ou en convalescence, et c'est le cas, assez intolérable, depuis maintenant presque deux ans / j'y vois alors dans quel monde j'existe, ce monde horrible des banques et des multinationales, et des pouvoirs à leur service, un monde de l'ignorance, ce monde invivable du «**confort et l'indifférence**» / la maladie m'empêchant d'être présent à l'assemblée de l'Association québécoise des critiques de cinéma durant laquelle doit être décerné le Prix de la Critique 1982, je préviens Jean Antonin Billard, qui parvient à convaincre les membres de cette Association assez fantoche qu'il faut absolument que le prix soit remis à Denys Arcand pour son admirable film, tellement à la fois senti et critique, Jean-Pierre Ronfard saisissant Machiavel...

No more tea.

Blues clair.

Raymond Devos. Marc «Sol» Favreau. Zouc.

Michel Serres, dans «Le Monde de la musique» 48, septembre 1982. «Plus je vieillis, plus je ne fais que travailler, et mon travail, c'est la musique. Tout homme qui consacre sa vie à la production d'un objet culturel est un compositeur de musique. Un authentique musicien. (...) ... sur la musique secrète de mon travail, j'ai des choses à dire. En effet, un écrivain est tout de suite confronté à des questions de hauteur, de coupure, d'alignement des voyelles (donc de voix), à des questions concernant la longueur du développement de la phrase. Personnellement je suis un malade du hiatus. J'ai écrit une quinzaine de livres, des milliers de pages, et vous ne trouverez pas un seul hiatus. Un hiatus est d'abord musicalement faux, donc linguistiquement faux, donc stylistiquement faux.»

Poursuivons tout de suite avec ces lignes de Michel Serres dans le même texte: «Le pouvoir, c'est ce qui tient l'espace. On dit qu'une armée tient la campagne. Aujourd'hui la seule chose qui tienne tout l'espace, c'est la musique. À tel point qu'il y aura bientôt des révolutions contre la musique, des malades de musique qui feront la queue chez le médecin. Bientôt, on inventera de la musique anti-musique pour se défendre contre la musique parasite des autres. Je serais moi-même prêt à porter un walkman à bande de silence pour ne plus entendre la musique du R.E.R. Plus vous donnez d'espace à un gaz, plus il en prend. Un barbare est un gaz et il s'appelle aujourd'hui musique.»

J'écris ces quelques pages dans un environnement qui me fait terriblement sentir ainsi, moi qui ne conçois pas vivre sans musiques... (Ni sans films ni sans peintures, j'en parle ailleurs, ce n'est pas le lieu ici.)

Django Reinhardt, no more tea...

Je n'aurais été ni un Fausto Coppi ni un Sunny Murray, j'écris...

Je ne m'entends faire d'écritures que comme j'entends qu'écrivent leurs musiques Gustav Mahler et Alban Berg, sans parler Wolfgang Amadeus Mozart et Modeste Petrovitch Moussorgski, Iannis Xenakis et Jean Barraqué, sans parler Art Ensemble of Chicago et Muhal Richard Abrams / dois-je ici répéter Charlie Parker et Jacques Brel, Édith Piaf et Lester Young?...

Mon nom n'est pas Patrick Straram. Mon nom, c'est Patrick Straram le Bison ravi. Quelles ne furent pas mon anxiété puis mon émotion en montrant ma carte de visite à son frère Léon, puis à sa compagne l'exceptionnelle Ursula Kubler (même nom que le coureur cycliste auquel je m'identifiais le plus parce qu'il s'engueulait lui-même dans l'effort défouant de rouler seul)!... J'empruntais son nom à Boris Vian (je fus parfois près de lui dans des bars de Saint-Germain-des-Prés, sans oser l'aborder)... Léon et Ursula étaient d'accord... J'ai fait diffuser sur les ondes de Radio-Canada en 1959 cette chanson alors interdite en France, parce que guerre d'Algérie il y avait, et c'est par elle qu'il faut commencer, puisque guerre d'Algérie ayant lieu moi aussi je l'étais, déserteur, et nos vies, à quelques-unes et quelques-uns, bien peu maintenant, s'y inscrivent...

MUSIQUE. «**LE DÉSERTEUR**» (BORIS VIAN) PAR BORIS VIAN. DISQUE PHILIPS B 77.922 L. 3m. 32.

Dans un journal: «L'explosion d'une bombe nucléaire provoque une succession d'effets qui multipliés par des centaines d'autres bombes ravageraient la planète entière. Ainsi, après l'impact, l'onde de choc puis la chaleur infernale et les radiations causeraient des dégâts immédiats sur des superficies de plusieurs dizaines de kilomètres. Ensuite, suivraient les radiations secondaires qui s'étendraient sur plusieurs centaines de kilomètres. À cela il faut ajouter les effets sur la couche d'ozone qui, détruite, laisserait le soleil nous brûler.»

Palestrina, Buxtehude, Telemann / Debussy, Berio, Globokar...

Diderot. Stendhal...

1983. **L'année des communications.**

Dans l'éreintement physique (je n'imaginai pas que puisse être tel l'épuisement après l'ablation de tout un poumon droit) et une sorte de dépression qui asphyxie (m'ulcère d'être encore une fois dans la misère la pire, sans pouvoir obtenir le moindre emploi dans un milieu où j'ai tant investi de moi-même, pour lequel j'ai tant fait; un incendie, le 17 janvier 1983, s'étant déclaré au rez-de-chaussée de l'immeuble en haut duquel j'habite, obligée par la Ville à toute une rénovation ma propriétaire m'enjoint de me trouver un autre appartement, au moment où je recommençais à vivre

dans ce lieu que je me suis fait pendant des années, avec mes milliers de livres et de disques, plusieurs peintures originales, quantité d'affiches, des placards/photos, cent objets singuliers / mon système de son a déjà été volé / en plein délabrement, sans plus savoir aucunement ce que je vais faire, j'écris ces quelques pages trop brèves pour «Les Herbes Rouges» 113/115 (on retrouve mes chiffres, le 4 d'abord, puis le 6, les chiffres des Amérindiens, ainsi que la combinaison 11 du couple entièrement accompli), les frères François et Marcel Hébert, ces défricheurs exemplaires, ayant décidé de republier un texte de moi, «**Tea for one**», écrit en 1958 et publié par «Écrits du Canada français» 6 en 1960, mais avec cette fois seize images (quatre fois 4) que je demande à André Lamoureux, et au moins quelques mots d'actualisation. Elles sont aussi pour être dites à «La Place aux Poètes» de notre chère Janou Saint-Denis, la Strada du Québec, le 11 mai 1983, dans le cadre d'une soirée comme j'aime, y lisent aussi de mes écritures Janou, Erroll Gagné et Jean François Giroux (ce qui me rappelle un peu la tournée des cegep entreprise pour l'«Atelier d'expression multidisciplinaire» en 1973 et 74 avec Gilbert Langevin et Armand Vaillancourt). Je les veux aussi un vibrant salut à Claude Vivier, cet ami fantasque et fantastique autant qu'un musicien exceptionnel, dont j'apprends, seul, dans le salon, rue Richmond à Longueuil, où m'a encore hébergé après l'incendie avenue Papineau amour/Jacqueline la Laie ardente, en regardant le dernier téléjournal de Radio-Canada, sur l'écran une très belle photo de lui, dont j'apprends qu'on l'a retrouvé le 12 mars 1983 étranglé (d'autres diront plus tard poignardé), jeté sous un matelas, dans son appartement à Paris sens dessus dessous. Intervention en direct remarquable de Gilles Tremblay le lendemain, sur les ondes de CBF/FM, dans le cadre d'une émission enregistrée bien auparavant, sur quelques mesures de «**Lectura di Dante**», la première musique de Claude Vivier sur disque qu'il m'ait donnée... Salut, Vivier...

L'imprégnation de la vie quotidienne par la violence culmine, sous tous ses aspects, partout dans le monde, avec l'appui des multinationales, et des gouvernements et des polices et des maffias qui en ont besoin pour aveugler leurs consommateurs passifs. Depuis à Yalta le partage du

monde, par les super-puissances en 1943 (à États-Unis et Union Soviétique s'ajoutent maintenant République Populaire de Chine et Japon), on appelle ça délicieusement équilibre des terreurs...

Aveuglement de la quasi majorité, presque personne ne sentant la monstrueuse agonie de l'espèce humaine qui a lieu.

Je déteste toutes celles et tous ceux qui n'osent jamais risquer d'assumer leur sujet, dans sa singularité, sa différence, qui n'osent jamais risquer d'excès les déviant du Même, qui n'osent jamais risquer de créer, qui n'osent jamais risquer d'aimer.

No more tea. Décomposition. Train. Trains.

Boris Vian... J'interviewais à son sujet Jacques Brel quelques minutes pour mon programme radio «**Vivre sa vie**» en 1964... Jacques Brel que j'apprends à connaître aujourd'hui, alors que mon cheminement me fait aboutir à l'anarchie apatride, après tout le militantisme, surtout avec l'admirable Jean-Marc Piotte...

MUSIQUE. «**LES DÉSESPÉRÉS**» (JACQUES BREL ET GÉRARD JOUANNEST) PAR JACQUES BREL. DISQUE BARCLAY 80009. 3m.48.

Je suis encore plein, à vif, du concert de la Société de musique contemporaine du Québec, le 17 février 1983 à la salle Pollack, soirée entièrement consacrée pour son 50e anniversaire à Gilles Tremblay. A propos de «... **le sifflement des vents porteurs de l'amour...**», 1971, cette musique pour flûte, percussion et quatre microphones, de distillations et de dialogues, d'un dépouillement et d'une densité qui m'émeuvent à un point vital en moi le plus fulgurant, à propos de son oeuvre le compositeur du plus d'envergure au Québec écrit:

«Le titre «... **le sifflement des vents porteurs de l'amour...**» est une citation du Cantique spirituel XIV de Saint-Jean de la Croix. Ce vers engendre par l'idée même de vent, physique et spirituel, ainsi que par sa forme et le courant qui le traverse, la «formation» de la musique, partagée ici entre deux solistes.

«Pour qu'elle soit divisible en plusieurs séquences, la musique comme le vers est d'un seul tenant, orienté par deux pôles d'attraction qui forment en même temps étapes.

Premièrement: gels, pureté éclatante du silence, franges d'existence — naissance d'une mélodie par oscillation de hauteur et d'espace; deuxièmement: chaleur qui fond et fertilise dans des possibilités multipliées et sans fin — greffes par jeux, interactions, développements, où la force centrifuge de la mélodie semble lancer hors d'elle-même les événements ou au contraire, par retournement, les concentrer, tout recueillir dans la ténuité d'une flûte.»

Comment après une telle analyse de son oeuvre par son auteur tenter de relire «**Tea for one**» un quart de siècle plus tard?

À moins que les lignes de Gilles Tremblay à propos de sa musique me paraissent convenir en partie à mes écritures...

Je trouve un peu suspect mon attachement à Raymond Abellio. Mais je considère aussi que ce premier texte contient en germe tous ceux à venir (comme aussi «**L'air de nager**» et «**20.000 draughts sous les tables**», même époque). J'aime ainsi faite la relation d'une errance qui n'a plus cessé depuis. J'y discerne un souci du Texte, précisément, avant qu'il devienne à la mode pour technobureaucrates écrivains qui s'obstinent à ériger en micro-pouvoirs pour chapelles ou laboratoires dogmatiques et sectaires des expériences sans substance. Et le dernier mot est **je**. Aujourd'hui, je parviens à m'écrire comme je n'en avais que le pressentiment dans «**Tea for one**» (j'aime bien le jeu de mots: je bois seul du thé dans une petite chambre rue de La Gauchetière en écoutant Oscar Peterson / pour lequel je n'ai plus la même estime du tout / jouer «**Tea for two**»). Je pense Georges Arnaud et Armand Gatti...

Cecil Taylor. John Coltrane. Sam Rivers. Ornette Coleman. Archie Shepp. Albert Ayler.

Dans la «Dédicace à Richard Wagner» de son premier livre, «**La naissance de la tragédie**», Friedrich Wilhelm Nietzsche écrit: «... peut-être trouvera-t-on scandaleux de voir prendre tellement au sérieux un problème d'esthétique, si l'on ne sait plus voir dans l'art qu'un accessoire divertissant et le tintement de grelots assez inutile qui accompagne le «sérieux de la vie». Comme si personne ne savait de quoi il retourne quand on m'oppose ainsi le «sérieux de la vie»! Je dirai pour l'instruction de ces hommes graves que je

suis convaincu que l'art est la tâche suprême et l'activité vraiment métaphysique de cette vie...»

Robert Schumann. Betsy Jolas.

Kittie Bruneau. Marcelle Ferron.

1983. Il y a 100 ans meurt Karl Marx. Il y a 50 ans Hitler prend le pouvoir en Allemagne et commence le nazisme.

1983. **L'année des communications.**

Dans un journal: «Aux États-Unis, le bureau des télécommunications a publié en 1977 une imposante étude réalisée par Marc Uri Porat, «**The information economy**», qui démontre à l'aide d'une analyse quantitative assez sophistiquée que l'économie américaine ne repose plus sur l'industrie, mais sur l'information. Dès le milieu des années 1970, plus de la moitié de la population active américaine travaillait dans le secteur de l'information dont les salaires représentaient 53% du revenu national.»

1983. Il y a cent ans Nietzsche publie la première partie de «**Ainsi parlait Zarathoustra**».

Dans un journal: «... l'arrivée cette année sur le marché nord-américain du «Watchman», la télévision de poche de Sony, ou de la montre-télévision de Sanyo... (...) ... dans le métro ou ailleurs, regarder une dizaine d'heures de plus de télévision par semaine.»

Télévision payante (qui aura un jour ou l'autre ses commanditaires).

Le gouvernement québécois prépare l'appareillage des écoles en ordinateurs, en écrans cathodiques.

Shakespeare et Cervantes, no more tea, no more tea
Vladimir Maïakovski ni Bertolt Brecht.

1839. Le 9 mars naît Modeste Petrovitch Moussorgski à Karevo, près de Pskov (le musicien lui-même croira, en toute bonne foi, être né le 16). 1881. Le 28 janvier meurt Dostoïevski. Le 4 février, soirée à la mémoire de Dostoïevski. Le compositeur improvise au piano un glas funèbre, imité des cloches de «**Boris Goudounov**». Le 12 février: quatre attaques successives en 24 heures. Le 16 mars, Moussorgski entend fêter son anniversaire (on se souvient qu'en fait il est né le 9) et se procure du cognac qu'il boit dans le courant de la nuit. À cinq heures du matin, il est trouvé mort, à l'orée de ses quarante-deux ans.

Une des plus belles oeuvres de Moussorgski, et particu-

lièrement «de circonstance» avec ces quelques pages (sont-ce les dernières que j'écris?): «**Tableaux d'une exposition**». Michel Béroff en joue le début...

MUSIQUE. «**TABLEAUX D'UNE EXPOSITION**» (MODESTE MOUSSORGSKI) PAR MICHEL BÉROFF. DISQUE ANGEL S-37223. 3m.34.

Train. Trains.

À cette même époque à laquelle j'écris «**Tea for one**», je découvre à la Bibliothèque municipale Henri Lefebvre, qui infléchit décisivement mon vivre (j'avais retenu son nom mentionné dans un «Potlatch», le premier bulletin de l'Internationale situationniste, que j'avais contribué à élaborer, reçu en 1954 en Colombie britannique, où je suis surtout travailleur du bois), d'abord «**Critique de la vie quotidienne**», plus tard «**Le manifeste différentialiste**», et j'écris de premières lettres de lecteur à «La Presse». Com-mis à la salle des nouvelles télévision de Radio-Canada, je n'ai pas fini mes trois mois d'approbation quand éclate la grève des réalisateurs, à laquelle je participe avec une activité la plus débordante, bien que mon syndicat franchise les lignes de piquetage, et je ne suis donc pas titularisé. André Valois le Caribou nictitant. J'ai ma page dans le mensuel «Points de vue» après que ses directrices Solange Chapat-Rolland et Andréanne Lafond aient lu deux articles de moi dans «Cité libre». Beaucoup de radio, un peu de télévision, animation socio-culturelle. Denise Boucher l'Ourse fantasque. Je collabore à «Vie des arts», à «Situations», à «L'écran», au «Nouveau journal», au «Devoir», au «Magazine McLean», à «Sept jours», à «TV/hebdo», à «Presqu'Amérique», à «Hobo/Québec» («Les Herbes Rouges» avec mes chroniques sur les films à voir à la télévision publieront leur premier livre: «**Cinémarx & Rolling Stones**»), à «Cinéma/Québec», et surtout, après un séjour de près de trois ans en Californie, commencé le 4 janvier 1968, j'ai ma page cinéma dans l'hebdomadaire «Le Jour» de la chère Évelyn Dumas, jusqu'à la fin. Mais les moments charnières sont: fin 1959 l'animation pour Jean-Paul Ostiguy du Centre d'art de l'Élysée, qui transforme radicalement le marché cinématographique montréalais, information, critique (salut à Gilles Hénault) et en finit avec la Censure, avec au rez-de-chaussée la première boîte à chansons de Montréal,

le «Chat noir», où chante pour la première fois dans la métropole Gilles Vigneault, et un café où des peintres exposent, dont pour la toute première fois l'admirable Germain Perron, que me présente Janou Saint-Denis, où lance son tout premier disque Pauline Julien; l'Asociacion Española de mon cher Pedro Rubio Dumont (y a lieu la première «Place aux Poètes»), lieu pour moi du plus dense de ma vie, ce «cabaret de la dernière chance» (salut à Michel Auclair), qui désormais n'existera plus jamais; «Parti Pris». Dernière tentative: «Chroniques», que nous fondons Madeleine Gagnon la Lionne-lueur et moi, et c'est la crise...

MISÈRE. Faillites. Chômages. «BIEN-ÊTRE» SOCIAL. Délinquance. Suicides.

Pour moi il y a deux foyers générateurs avec lesquels je n'en aurai jamais fini, Michel Eyquem de Montaigne, qui naît il y a 450 ans, et Friedrich Wilhelm Nietzsche, le seul qui conçoit et articule la seule **contre-culture** de l'histoire humaine (1844-1900). Je n'oublie pas Arthur Rimbaud, James Joyce, René Char, Louis-Ferdinand Céline, Jean-Paul Sartre, Robert Musil, Roland Barthes, Malcolm Lowry, Alejo Carpentier, Réjean Ducharme... Indices pour me **spécifier** dans ma singularité, ma **différence**...

Il y a un monstrueux malentendu, qui me fait bien rire, si aussi il me décime: on me tient le plus souvent pour un rebelle sans cause, quand j'aspire à une simplicité fondamentale et au travail d'écrire. Entièrement d'accord avec Nietzsche quand il dénonce ressentiment et mauvaise conscience, mais utilisant constamment et avec insistance des termes pour Nietzsche très douteux, sinon «réactifs» (ce que j'abhorre, et qui me coupe de beaucoup des rebelles avec lesquels on me croit), comme si j'utilisais ces termes dans le sens surhumain nietzschéen pris pour acquis: morale, culture, critique, responsabilité, romantisme, valeurs (en **devenir**).

MERDRE. MORDEL DE BERDE.

C'est à Django Reinhardt que j'emprunte «**Blues clair**», une composition de lui peu jouée et peu enregistrée... Curieux comme... À part ceux qui me questionnent et m'alimentent le plus fondamentalement à l'heure actuelle, Roger Vailland, Jean-Luc Godard, Pier Paolo Pasolini, Gilles Deleuze, les êtres que j'aime le plus ont pour lieu de nais-

sance la Belgique: Django Reinhardt (tant de nuits au Club Saint-Germain), il meurt le 15 mars il y a trente ans, Jacques Brel, il meurt le 9 octobre il y a cinq ans, Claire Lejeune l'Alouette qui crie pour sentir vivre, ma grande soeur bien volontiers, amour/Jacqueline la Laie ardente née comme moi un 12 janvier sept ans plus tard...

Évidente est pour moi la concordance des deux dialectiques (pratiques) s'inter-agissant: **bison ravi / blues clair** (sens multiples).

Tout livre de moi s'intitule désormais «**Blues clair**» (comme Émile Zola écrit «**Les Rougon-Macquart**» ou Marcel Proust «**À la recherche du temps perdu**»), que suit un titre plus spécifiquement approprié au sujet traité dans chaque livre en particulier (sur le métier, si je passe à travers ce que j'endure, «**Blues clair / le cinéma, bien, mais plus que le cinéma**», «**blues clair / moments musicales**», «**blues clair / quatre quatuors en trains qu'amour advienne**», «**blues clair / mots pour le micro**», «**blues clair / quatre quaternes**»), et il en va ainsi pour tout article dans la presse, toute émission radiophonique, toute communication en public. Des écritures tous genres éclatés, désirées d'almanach, **autobiographiques mais avec le plus possible de citations**. Je n'imagine pas d'écritures publiées sans images ou parlées sans musiques (de Claudio Monteverdi à Hector Berlioz, de Juliette Gréco à Colette Magny, de Duke Ellington à Anthony Braxton)... Je voudrais que chaque écriture procède d'autres champs et à d'autres champs suggère d'aller. Comme le grand projet de Nietzsche était de réussir intégralement l'alliage poésie/philosophie... Chaque livre a toujours les mêmes exergues chaque fois, et toujours chaque fois les dernières trois ou quatre pages. Closent celles-ci les tout derniers mots de Friedrich Wilhelm Nietzsche, dans «**Ecce homo**»: «**M'a-t-on compris? Dionysos en face du Crucifié...**», et «Richard DAVIS à la contrebasse et à la clarinette basse Eric DOLPHY. «**Alone together**»...»

Mais ici, puisque c'est le premier livre (le seul?), entendons le «**Blues clair**» de Django Reinhardt... Robert Mitchum y déambule lyrique...

MUSIQUE. «**BLUES CLAIR**» (DJANGO REINHARDT) PAR DJANGO REINHARDT. DISQUE EMI PATHÉ C 054-16013. 2m.59.

Ainsi peut-on le mieux m'entendre. Train. Trains. Abdul Wadud violoncelle.

Quels qu'aient été les excès commis (Gustav Mahler: «Je ne peux supporter ceux qui se relâchent; seuls ceux qui «exagèrent» m'intéressent!»), «non, je ne regrette rien». Je n'aurais pas voulu d'autre vivre que le mien, ex-centrique. No more tea. Blues clair. En plein illettrisme. **Le confort et l'indifférence** en corruptions et Grandes-Têtes-Molles.

Boris Vian (il meurt pendant une projection du très mauvais film d'après son livre/scandale «**J'irai cracher sur vos tombes**» le 23 juin il y a vingt-quatre ans) disait qu'une réplique dans «**La grande aventure**» de de Flers et de Cavaillet, vue à l'âge de 9 ans, avait sans doute décidé de sa vocation: «Je m'applique volontiers à penser aux choses auxquelles je pense que les autres ne penseront pas.»

Roger Vailland (il meurt le 12 mai il y a dix-huit ans). «**Écrits intimes**». «Il m'est absolument nécessaire d'écrire et que ce que j'écrive soit lu: c'est ma seule manière de me mettre en circulation (mes peaux successives d'oeuvre en oeuvre) sinon je resterais enfermé dans moi comme un propriétaire dans sa propriété.»

Claire Lejeune. «**L'atelier**». «Jamais une conscience qui n'est pas intimement travaillée par l'absurde d'un «drame personnel» ne se posera résolument la question universelle, la question déchirante du sens de la vie!»

Gilles Deleuze. «**Nietzsche et la philosophie**». «Nous avons les vérités que nous méritons d'après le lieu où nous portons notre existence, l'heure où nous veillons, l'élément que nous fréquentons. L'idée que la vérité sorte du puits, il n'y a pas de plus fausse idée. Nous ne trouvons les vérités que là où elles sont, à leur heure et dans leur élément. Toute vérité est vérité d'un élément, d'une heure et d'un lieu: le minotaure ne sort pas du labyrinthe. (...) À nous d'aller dans les lieux extrêmes, aux heures extrêmes, où vivent et se lèvent les vérités les plus hautes, les plus profondes. Les lieux de la pensée sont les zones tropicales hantées par l'homme tropical. Non pas les zones tempérées, ni l'homme moral, méthodique ou modéré.»

C'est moi que j'écris.

Je mourrai en vie.

Longueuil, 22 février / 22 mars 1983
(vin rouge Yago et cigare El Productio)

p.s.

Aujourd'hui, je...

Le 1er avril (je me félicite de six poissons particulièrement convaincants, d'un refus de publier «**Blues clair**» à un au revoir avant d'aller me jeter sous un train / il est effectivement légitime de m'entendre à la lettre), le 1er avril 1983, une longue journée **passionnante** avec François Hébert, de correction d'épreuves et de montage de ce livre à paraître le quatrième mois de cette année, le premier après les dix en cinq ans, 1971 à 75, me confirme qu'il n'y a rien que j'aime autant que **travailler**. Et m'écoeure et m'épouvante, surtout étant données mes capacités dans tant de champs, qu'on m'empêche l'accès à tout travail (l'aveuglement de qui dit un obstacle trop dangereux mon alcoolisme: l'anachronisme aujourd'hui dissimule mal qu'on redoute qu'en parlant je dise quelque chose / qui menace l'ordre établi et le conventionnalisme qu'il fait consommer). Après quoi, François et moi allons boire deux bocks à la brasserie de la station de métro Longueuil, où j'apprécie de plus en plus m'arrêter un moment. (Il faudrait que j'y passe un soir avec Nicole Bédard et André Beaudet, Frédérique Collin et Michel La Vaux, Francine Simonin, Pierre Goupil...)

Je lui dis mon écoeurement et mon épouvante: pas de journaliste qui ait informé de «**If you love this planet**» de Terri Nasch (mis en nomination pour un Oscar à Holly-

wood, c'est ce document qui a provoqué de très violentes protestations très officielles du gouvernement américain), en se servant d'un communiqué de l'Office National du Film du Canada, pas de journaliste qui ait jugé utile de citer ce que pour moi ce communiqué dit d'**essentiel**: LES ORDINATEURS DU PENTAGONE SE SERAIENT TROMPÉS 151 FOIS EN 18 MOIS!

Dans un journal: «Dans quelques années, les Québécois n'achèteront presque plus de disques ou de livres. Ils obtiendront la musique de leur choix, en très haute fidélité, par le câble, sur demande. (...) Pour sa part la Société de gestion des droits d'auteurs a suggéré de créer une super-banque de données nationale où seraient décrites, codées et conservées toutes les oeuvres canadiennes, aussi bien musicales que rédactionnelles, théâtrales (ou autres), en vue d'une distribution par les médias électroniques. Cette banque pourrait être confiée à un organisme central, encore à définir...»

Vous voyez?

Et moi qui ai tant envie d'énumérer mes tout premiers souvenirs d'enfant, pour finir «**blues clair / un si dense ainsi dansent incidences**», dont malgré l'éreintement j'ai écrit quelques centaines de pages à l'hôpital... Que distinguer ici le plus nettement: le dérisoire ou l'odieux?

Je pense Yves Thériault... Huguette Gaulin... Carole David, Jacques Lanctôt... Suzanne Paradis... Paul Chamberland...

Écrire à Enrich... Voir René Bail, Norman McLaren, Claude Jutra, René Bail...

Victor Désy, Guy Borremans, John Max, Vittorio Fiorucci... Françoise Sullivan, Véronique Vilbert...

Ensuite, je vois deux films québécois qui me questionnent et m'éblouissent comme je désire le plus vivement, au Parallèle «**La turlutte des années dures**» de Richard Boutet et Pascal Gélinas et à l'Élysée (maintenant le contraire

absolu du Centre d'art que j'avais fait) «**Au clair de la lune**» de André Forcier. On me demande si j'écrirais quelques pages à propos de ces films (il me faut voir d'abord «**Journal inachevé**» de Marilù Mallet et ce que filment Jacques Leduc et Derek May, Yolaine Rouleau et Jean Chabot) pour «Parachute», l'une des rares publications aujourd'hui où, parfois, l'on ne refuse pas mes écritures, avec «Les Herbes rouges», «La nouvelle barre du jour», «Dérives», «Estuaire», «Cahiers des arts visuels au Québec» (autre scène, celle de l'énonciation, entièrement modifiée).

Le mercredi, à 17 heures, CBF/FM, un moment charnière bouleversant pour moi chaque semaine, que je ne manque que vraiment en cas de force majeure, une réalisation de Fernand Ouellette (l'auteur d'un bien beau livre consacré à l'extraordinaire Edgar Varèse), l'une des de plus en plus rares exceptions dans la programmation de plus en plus et terne et tapin de Radio-Canada (ah! cette époque, d'un travail toujours nouveau, Maryvonne Kendergi, Guy Joussemet, Jean Valade, Madeleine Arbour, Solange Legendre, Serge Garant / oui, je le suis, et bien heureux de l'être, en cette décomposition qui me décime, rétro), «**Les discours de la fin**» de Claude Lévesque (cas assez unique: le concepteur et animateur Claude Lévesque le plus souvent bien plus intéressant que ses invités, aussi prestigieux soient leurs noms).

Dans le journal, je vois plusieurs fois cette annonce pour un livre dont le titre dit le pire auquel je ne céderai jamais, mais c'est bien ce que maintenant entièrement nous vivons: «**Comment faire de l'argent avec celui des autres**».

Après l'incendie avenue Papineau, après le vol de mon système de son, qui me mutile littéralement (j'en veux beaucoup moins à qui l'a commis qu'au Système programmé et promu par banques et multinationales, via Pouvoirs et Polices, avec leurs mass media, qui y «obligent», au vol), monté chercher «**Écrits du Canada français**» 6 (qu'on m'a aussi volé! pourquoi?), je constate le vol de l'autre bien qui

m'était sans doute le plus précieux, la peau de bison que m'offrait Roger Huard et qui me servait de couverture tous cataclysmes depuis des années / **à qui l'a volée, que ma peau de bison inflige à l'extrême sans plus de cesse jamais les maléfices les plus implacables, les plus intolérables!**

Quel texte souverain, déchiré/serein, et absolument nécessaire à toutes et tous, pour «Conjonctures politiques au Québec» 3, printemps 1983, que le si lucide et si magnifique «**Le destin capitaliste**» de Jean-Marc Piotte!

Les 26 et 27 mars 1983, je lis «**Jujube**» de Juliette Gréco (la **critique**, au Québec il n'y en a plus, sinon une presque clandestine, à «Format cinéma» par exemple ou parfois à «Temps fou», la bêtise, il y a, **une manière basse de penser**). Quel coup au coeur, Juliette Gréco, ma première nuit il y a trente ans au Tabou, cet «entresol» où se décident mes racines d'**ex-centrique**, et tant de nuits ensuite à la Rose rouge de Nico... Duck... Je néglige ensuite longtemps Juliette. Puis, il y a quatre ans, sa présence me redevient nourriture indispensable. Comme me deviendra nourriture indispensable amour/Jacqueline la Laie ardente (qui ne me comprend pas toujours, ce qui est inévitable dans l'aliénation qui nous fût inculquée, dont on ne se libère pas facilement). Son livre me chavire immédiatement, et m'habite indélébilement, qui transcrit fidèlement (fidélité à soi-même et à un réel unique) mon adolescence, pendant laquelle se dessine avec ferveur et rigueur mon devenir. Le livre de Juliette Gréco n'a pas la densité de «**Résidente privilégiée**» de Maria Casarès, «aux **personnes déplacées**» (Maria une amie un mois sur un plateau de cinéma à Neuilly, avec aussi Simone Signoret / la dernière fois que j'ai vue Maria Casarès, c'est alors qu'elle venait jouer à l'aujourd'hui défunt «Her Majesty's» la pièce à deux de Kilty, d'après les lettres d'amour à une actrice qu'il aimait de l'admirable George Bernard Shaw, défunts aussi l'Esquire et le Casa Loma, le Drapeau veille à la jauge de ses capacités et sexualité bourgeoises, mais je ne vis pas beaucoup la Casarès, cette très grande dame, trop content de retrouver l'ad-

mirable Pierre Brasseur, et nous étions heureux d'évoquer nos aventures lui et moi Vieux Colombier, Pergola, Jacqueline Villon, Jean Grémillon, et Boris Vian, que dit admirablement Pierre Brasseur, qui eût été content de nous voir dormir ensemble saouls dans un lit du Windsor Hotel alors qu'il y avait conférence de presse), «**Résidente privilégiée**» que je lis en juin et juillet 1980, beaucoup en train, qui radicalise le mieux plusieurs de mes séparations, d'avec des êtres, et d'avec des idées. Mais que me conforte l'écriture de Jujube, tellement imprégnée d'**énergie**, de **générosité**, du **besoin de créativité**! Il est vrai qu'un milicien français la livre à la Gestapo quand elle a 15 ou 16 ans, ce qui «constitue» un autre début dans «l'existence» que l'exhibitionnisme punk, la masturbation intellectuelle pour avoir le pouvoir dans un ghetto le plus sectaire ou pour journalisme le sensationnalisme genre années 30 en pleine remise en question d'être 80! «Elle est retournée chez elle seule, et là... (...) S'en est suivi un coma de trois jours... (...) On a eu le plus grand mal à la sauver... (...) Elle connaissait tout le monde mais n'a trouvé personne à qui parler.» Je sais, très bien, par «expérience»... Et je pense Jeanne Champion et Serge Rezvani... Et je sais quelles femmes j'aime, quelles je déteste, enfin misanthrope, et maintenant vraiment ouvert à toutes et tous (mais on ne me fourre plus deux fois, à «bon entendeur» «salut!»).

Connaître tout le monde, personne à qui parler...

Amour/Jacqueline la Laie ardente m'apporte, au terme d'une longue promenade qu'elle veut faire seule, j'aime tant, une bague splendide du plus beau violet, ma couleur préférée, et un vin espagnol que je ne connaissais pas, Reserva 1979, Penedes, au titre qui va me faire parler longtemps: «Masía Bach».

Je lis Pierre Vadeboncoeur, «**Trois essais sur l'insignifiance**», et la lettre qu'il joint à son livre qu'il m'envoie... Le respect et l'estime que j'ai pour ces hommes, souvent en dé-

saccord entre eux, et il est fréquent que je ne sois pas d'accord avec l'un ou l'autre, mais respect et estime j'ai, Pierre Vadeboncoeur, Michel Chartrand, Pierre Bourgault, Pierre Vallières... Vadeboncoeur me reproche (et me loue pour) mon europannéité, sans songer une seconde qu'il n'est jamais fait mention dans son texte, dans lequel il dit si bien «l'ingénuité mais en même temps la bêtise première» de l'Amérique, il n'est jamais fait mention de l'afro-américanité, à laquelle je m'intègre autrement plus que lui. L'envie me parcourt de lui répondre. Mais sous forme d'un «**Blues clair**», que j'intitulerais (pensant P.V. pensant la culture «culte» de l'âme, ce qui d'abord me séduit beaucoup, puis m'avertit que P.V. dogmatise comme ceux qu'il dénonce)

LES ORDINATEURS DU PENTAGONE SE SERAIENT TROMPÉS 151 FOIS EN 18 MOIS.

Tout ceci ne sert à rien. Ce qu'on écrit, c'est pour rien.

Louis Geoffroy. Robert Gadouas. Maurice Dallaire. Gaétan Fraser.

Mais vivre n'a aucun sens sans toutes ses origines, sans culture.

Et nommer et citer, c'est se dire soi.

Mon vivre n'a de sens qu'avec ces lignes de Juliette Gréco (sans dire encore Montaigne et Nietzsche, ou Claire Lejeune): «Je sais que moi je me battrai jusqu'à mon dernier jour pour le bonheur, contre la terreur, le terrorisme intellectuel, l'indifférence et la privation du seul trésor qu'il nous faille préserver à tout prix: la liberté d'exister comme nous le désirons, de penser, de rire, de donner, d'échanger et d'aimer sans contrainte ce que nous aimons et ceux que nous aimons.» Mot à mot. Ce que ne risque pas de comprendre aucun «journaliste» au Québec aujourd'hui, toutes et tous

pour le confort et l'indifférence des «fossoyeurs vidangeurs». Ces quelques lignes sont beaucoup pour toi, «**L'embellie**», qui me parle le plus, et ce n'est pas hasard si c'est toi qui la première chante Jacques Brel, un jour toi et moi train, trains, (moi, je n'ai pas oublié, un après-midi de tournage, rue Dauphine ou Mazarine, assis les trois sur un trottoir, la sucette, Annabel, toi et moi / je doute que quiconque comprenne que c'est beaucoup à toi que j'écris, Juliette Gréco, mais aussi à certaine journaliste «qui avilit» de Montréal).

Le 4 avril au Conservatoire de Serge Losique Napoléon et Danièle Cauchard, «**L'amour fou**» (1968) de Jacques Rivette, auquel je dois de savoir un peu lire le cinéma, ah! quelle journée ensemble à Paris!, pour moi véritablement le seul film, avec «**Le camion**», qui soit à la mesure des films de Godard. Réflexion, avec quel «style»!, sur le rapport vie quotidienne / travail de création / représentation. Qu'écris-je d'autre?...

Cyd Charisse, Angie Dickinson, Jean-Paul Martino, Lucien Francoeur... Joëlle de la Casinière... François Morel...

Pour éviter un déficit trop lourd, le journal de l'élite québécoise, «Le Devoir» va congédier plusieurs responsables de ses pages «culture et société» et demander à d'autres d'écrire, un article par mois par exemple, sans paye aucune. Qui sait encore ce qu'il advient des sociétés qui suppriment toute culture? 1983, l'année des communications: déficit total du vivre...

Roger Vailland. «**La fête**». «La guerre totale et les scènes de ménage, dit Duc, quel siècle!»

Gilles Deleuze. Dans «**Nietzsche aujourd'hui?**», «**Pensée nomade**». «Ceux qui lisent Nietzsche sans rire, et sans rire beaucoup, sans rire souvent, et parfois de fou rire, c'est

comme s'ils ne lisaient pas Nietzsche. (...) Le rire-schizo ou la joie révolutionnaire, c'est ce qui sort des grands livres, au lieu des angoisses de notre petit narcissisme ou des terreurs de notre culpabilité.»

Me manque terriblement l'Asociacion Española, en ce Québec qui se désintègre, et qui m'a brisé le coeur, comme Hollywood a brisé celui de Eric von Stroheim, et les États-Unis ceux de tant de musiciens afro-américains de l'envergure la plus manifeste. Pedro Rubio Dumont et moi y boirions du vin rouge, sur disques Manuel Gerena, avec Katharin Hepburn, Lucia Bosé, Léa Massari, Delphine Seyrig, Juliet Berto et Paule Baillargeon, nous parlant Théodor Wiesengrund Adorno (qu'initie à la musique Alban Berg), Maurice Blanchot, Mikel Dufrenne et Umberto Eco...

Aurais-je un jour mes deux wagons de train, sur une colline à pic sur la Chaudière, ou en Catalogne près de Barcelone, avec quatre cyprès, un wagon pour y vivre et écrire, un autre genre Asociacion, où pourraient peindre Antoni Tàpies et Pierre Soulages, musiques de György Ligeti et Pierre Mercure, et par à la clarinette basse Douglas Ewart avec au trombone George Lewis, et pourraient y filmer camarades se parlant John Cassavetes et Marion Hänsel?...

Tout le mal que j'ai pu faire, c'est toujours en voulant faire du bien le plus possible. Quelle souffrance, quelle solitude...

Roger Vailland. «**La loi**». «Il pense qu'Athénien avant Périclès, citoyen romain à l'époque des guerres puniques, conventionnel en 1793, son refus de subir la loi l'eût intégré à la petite communauté de ceux qui abattent les structures périmées et ouvrent de nouvelles voies à la vie des sociétés. En certains pays, à certaines époques, l'homme de qualité trouve appui dans le mouvement de l'Histoire et se confirme dans sa qualité en transformant le monde. Il pense aussi que

né sous le règne d'Auguste ou de Tibère, de Laurent de Médicis ou d'Ivan le Terrible, son refus de la loi l'eût obligé à se suicider, comme le font les hommes de qualité quand il leur est impossible d'échapper personnellement à la tyrannie. Le droit au suicide, que les geôliers les plus attentifs, les tortionnaires les plus habiles n'arrivent à suspendre que pour un temps, lui a toujours paru la seule, mais l'irréfutable preuve de la liberté de l'homme.»

Me manquent terriblement, pour parler vivre, et le travail d'écrire, ce labour et cet artisanat, qui ne m'intéressent que si il y a CURIOSITÉ et ATTENTION, Françoise Bujold et Hubert Aquin (il fait faire sa première télémission à Dyne Mouso la Déesse qui se Marre, il me fait faire ma première télémission)...

Prochain épisode: ne plus rien espérer / avec CURIOSITÉ et ATTENTION jouir de vivre, aujourd'hui, je...

4/6 avril 1983
p.s. le b.r.

(Le 8 avril 1983, je découvre mon appartement avenue Papineau abominablement saccagé / un **vandalisme** sans bornes... 20 ans de pulvérisés... Le coeur brisé... La tyrannie... Je ne sais vraiment plus du tout ce que je vais faire... L'année des communications / **avec qui?**...)

écritures de Patrick Straram le bison ravi

en train d'être en train vers où être, Québec..., sous forme de journal tabloïd. L'Obscène Nyctalope éditeur, 1971, Montréal. 28 p., 112 ill.

one + one / cinémarx & Rolling Stones. Coll. «Enthousiasme» 1/ Éditions Les Herbes Rouges, 1971, Montréal. 109 p., plus index.

Gilles cinéma Groulx le Lynx inquiet 1971. Avec Jean-Marc Piotte. Cinémathèque québécoise et Éditions québécoises, 1971, Montréal. 142 p., 108 ill., facsim.

irish coffees au No Name bar & vin rouge Valley of the Moon. Éditions de l'Hexagone et l'Obscène Nyctalope éditeur, 1972, Montréal. 251 p., 84 ill.

4 x 4 / 4 x 4. Les Herbes Rouges, 16, 1974, Montréal. 64 p., 36 ill.

questionnement socra/critique. Coll. «Écrire» 2/ Éditions de l'Aurore, 1974, Montréal. 263 p., 56 ill.

portraits du voyage. Avec Madeleine Gagnon et Jean-Marc Piotte. Coll. «Écrire» 4/ Éditions de l'Aurore, 1975, Montréal. 96 p.

la faim de l'énigme. Coll. «L'Amélanchier» 4/ Éditions de l'Aurore, 1975, Montréal. 170 p., couv. de Jean-René Choquet.

bribes 1 / pré-textes & lectures. Coll. «Écrire» 11/ Éditions de l'Aurore, 1975, Montréal, 150 p., 71 ill.

bribes 2 / le bison ravi fend la bise. Coll. «Écrire» 12 / Éditions de l'Aurore, 1976, Montréal. 96 p., 24 ill.

Maquette de couverture: Patrick Straram le Bison ravi,
Jacqueline De Belle, François et Marcel Hébert

Composition: L'Enmieux

Impression: Ginette Nault et Daniel Beaucaire

Saint-Félix-de-Valois

tél.: (514) 889-2140

Imprimé au Québec, Canada



photos andré lamoureux